

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 31 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 974 — 11 Déc. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



EXPOSITION DES ŒUVRES DE BARYE. — La Force protégeant le Travail. — Esquisse du groupe surmontant le pavillon Denon au Louvre.

(Dessin de M. Euvivier.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Exposition de Barye ; — les derniers dessins de Carpeaux ; — la *Vénus punique* ; — le Tribunal révolutionnaire de l'Abbaye ; — Les funérailles de Carpeaux. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de La Salle. — Bibliographie. — Solutions d'échecs.

GRAVURES : *La Force protégeant le Travail* (Exposition Barye). — Derniers dessins de Carpeaux. — Fragments calcaires de la *Vénus punique*. — Étage supérieur de la salle du Tribunal révolutionnaire. — Ancienne salle des séances du Tribunal révolutionnaire en 1792. — Funérailles de Carpeaux à Valenciennes. — Gravures extraites de *l'Insecte*, de Michelet. — Londres, par MM. Louis Étaut et Gustave Doré. — Tribunal révolutionnaire en septembre 1792. — Gustave Haller.

## COURRIER DE PARIS

VOICI un hiver qui, s'il continue, pourra se piquer de quelque originalité.

L'autre jour, à la même heure, il y avait à Marseille un degré de froid de plus qu'à Copenhague. On n'est pas plus fantaisiste.

Quant à Paris, il n'a, jusqu'à présent que sa dose congrue de gelée. Il prend la chose philosophiquement, du reste, et n'en perd pas un plaisir pour cela.

Il faut le féliciter, lorsque ces plaisirs sont intelligents.

Or, sous le rapport musical, au moins, les Parisiens ont mérité l'encouragement ; car ils font, en vérité, des prodiges de bonne volonté pour être, ou du moins pour paraître vraiment amateurs, sincèrement dilettanti.

Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? Il y a là-bas, sur l'ancien boulevard extérieur, au centre des guinguettes et des cabarets qui faisaient jadis le plus bel ornement de la barrière Rochechouart, un cirque dont les recettes ne cessent d'étonner le caissier. Ce n'est pas le curieux. On a toujours eu ici le goût des cerceaux de papier crevés par l'invariable écuyère.

Mais ne voilà-t-il pas que ce cirque s'est avisé de donner, à son tour, et comme son grand frère, des séances de musique classique.

De la musique classique à deux pas de la Boule-Noire, des refrains bachiques et de Ramponneau ! De la musique classique dans ces régions où ne retentissent jamais que le piston de l'avant-deux et la chanson grivoise entonnée par l'ivrogne d'une voix éraillée !

Cela paraissait une entreprise folle. Le succès a été complet.

J'assistais, l'autre jour, à la sortie d'une de ces séances dominicales. J'ai été stupéfait.

Ce n'étaient pas seulement les bourgeois des environs qui étaient accourus. Il y avait là des douzaines d'ouvriers avec leurs femmes, qui avaient applaudi de tout cœur Mozart, Haydn, Mendelssohn.

Si vous croyez que ce n'est pas un progrès que cette désertion du cabaret au profit de l'art !

On est toujours porté à décrier son temps et à admirer le passé. Il faut rendre justice à qui de droit.

Malheureusement la justice est trop souvent tardive. *Pede claudo*, disaient les Latins.

Il y a vingt-cinq ans, si vous prononciez le nom de ce Berlioz, dont mon ami et collaborateur Jules Noriac vous disait un mot dans sa dernière chronique, vous provoquiez des explosions de sarcasme et de dédain. Nous sommes entrain de réagir et, comme toujours, d'aller trop loin dans l'extrême contraire.

Deux fois on a exécuté au Châtelet le *Roméo et Juliette* de Berlioz, et des transports d'enthousiasme ont éclaté au lieu des sifflets qui auraient retenti jadis.

L'applaudissement est évidemment plus mérité. Mais ceux-là me paraissent aller trop loin, qui se pâment en bloc. Je ne peux pardonner à Berlioz, pour ma part, d'avoir été le précurseur de Wagner.

Rossini, un jour qu'il avait entendu exécuter un

ouvrage de Berlioz, disait avec son ironie italienne : — Moi, je ne comprends pas les symphonies en bruit majeur.

Meyerbeer, plus équitable, comprenait, lui, ce qu'il y a de vraiment grand dans certains fragments de Berlioz, mais il sentait aussi ce qui manquait à ce génie incomplet.

— Il me fait, disait-il, l'effet d'un arbre phénoménal qui aurait des branches superbes et pas de tronc.

Parmi les branches mêmes il y en aurait bien à élaguer à notre avis ; mais il n'en était pas moins inepte le dénigrement systématique qu'on opposait, de son vivant, à ce musicien de haut vol.

La vie de Berlioz en fut empoisonnée. C'était là le motif de l'amertume qu'il mettait presque toujours dans sa conversation, amertume dont une anecdote vous donnera le ton.

C'était, vous le savez, un des esprits les plus acérés de son temps et ses boutades ont fait prime sur le marché des nouvelles à la main.

Je ne crois pas qu'il en ait jamais eu de plus poignante que celle-ci dont je garantis l'authenticité, car je la tiens de son interlocuteur lui-même.

Cet interlocuteur c'était Théodore Labarre, un compositeur de talent lui aussi, jadis chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, l'auteur de *Jovita* et de *la Fanti*, de la merveilleuse musique de ballet.

Labarre rencontra un jour, sur le boulevard, Berlioz, plus maigre et plus hoffmannesque que jamais. Il cheminait à petits pas, selon son habitude, sa tête émaciée et rasée se tenant raide sur une large cravate. Comme à son ordinaire aussi, il se parlait tout haut en marchant.

Labarre l'arrêta en lui frappant sur l'épaule.

— Comment cela va-t-il, cher maître ?

— Très-mal. Je ne dors plus, je ne mange plus.

— Au moins, fait Labarre pour détourner le cours de la conversation si mal engagée, devez-vous être satisfait du succès qu'a obtenu votre *Enfance du Christ*. On commence à vous apprécier.

— Parbleu ! je commence à mourir !

Et il partit avec ce sourire crispé qui rarement quittait ses lèvres.

La musique n'est pas seule en regain de popularité. La poésie la suit.

Deux poèmes en une seule semaine !

Ce serait presque à croire qu'on en est revenu au temps fameux du romantisme.

Le premier de ces poèmes, c'est *l'Olivier* de M. François Coppée. Le second, *les Iles d'or* de Mistral.

M. Coppée n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs du *Monde illustré*.

Au physique, c'est M. Sardou, mais avec la mélancolie remplaçant l'activité fébrile, avec la rêverie mise à la place de la préoccupation pratique.

— Un Sardou *bémol*, disait je ne sais plus qui.

Comme talent, Coppée a débuté par un succès de librairie, *le Reliquaire*, par un succès de théâtre, *le Passant*.

Puis il sembla un moment dévier vers le prosaïsme rimé, et il donna une série de petites pièces de vers, embourgeoisées de parti pris, qui, pour ma part, m'inquiétèrent un moment sur l'avenir de son rare talent.

Je regrettais de voir sa muse descendre jusqu'aux mesquineries de ce réalisme un peu puéril. Quand on peut voler, pourquoi piétiner dans le macadam ?

Avec *Olivier*, toute inquiétude a disparu. Le coup d'aile est retrouvé. Non pas que ce roman en vers (une autobiographie, disent les indiscrets) le prenne sur le ton du lyrisme exagéré. Non, mais la véritable poésie, la poésie de sentiment et de forme est là, vibrante, émue, modulée avec un charme qu'on subit dès le premier regard.

Rencontre singulière ! La nouvelle publication de Mistral tient aussi de l'autobiographie par la préface où l'auteur de *Mireille* se raconte lui-même avec une naïveté adorable.

Dans le *Panthéon de poche*, je m'écriais, à propos du célèbre Provençal :

— Jouer le *Trouvère* en habit noir et ne pas être ridicule !

Faut-il avoir du talent !

L'exclamation était incomplète. Il faut aussi avoir de la sincérité. Et c'est là le grand secret du succès

de Mistral, comme poète, avec la sympathie qu'il excite, comme homme.

Il n'est vraiment pas possible de porter la célébrité avec plus de modestie loyale et de bonhomie convaincue !

Un jour, comme on le félicitait de cette *Mireille* si acclamée :

— Mon Dieu ! c'est pourtant bien peu de chose, répondit-il. J'ai tout bonnement dit ce que je pense.

C'est qu'ils sont rares, mon cher Mistral, les maîtres qui disent ce qu'ils pensent après avoir pensé ce qu'ils disent ! les maîtres qui savent traduire leurs impressions après avoir commencé par avoir des impressions dignes d'être traduites !

Les *Iles d'or* n'obtiendront pas, je le crois, un succès moindre que cette *Mireille*, à la vogue universelle (elle a été traduite en six langues !)

C'est toujours le même accent, la même senteur de terroir, la même sensibilité dans l'amour du pays natal.

Du vrai soleil, et non pas une lampe à pétrole éclairant le verre d'une lanterne magique.

La Société des gens de lettres continue à traverser une période de rénovation d'où elle semble avoir quelque peine à sortir.

Une commission doit toujours être élue pour étudier la question de révision des statuts. Pendant ce temps, le bruit court que plusieurs des romanciers qui touchent, par l'intermédiaire social, les plus gros revenus, auraient l'intention, si l'on n'adopte pas certaines dispositions nouvelles, de donner leur démission et de former un schisme.

En attendant, le dernier bulletin de la Société annonce une double nouvelle qui, avec ces bruits de conflit, paraît même un à-propos prémédité.

Le conseil médical de la Société s'est fortifié de deux nouvelles recrues.

M. Desmares fils, oculiste, et M. Sempé, médecin-dentiste.

Puisse le concours de M. Desmares ils ouvrir aux intéressés les yeux et faire voir clair dans des débats qui se prolongent sans aboutir !

Puisse l'intervention de M. le docteur Sempé arracher à temps les dents que les sociétaires pourraient avoir les uns contre les autres !

Il arrive à grands pas ! Le voilà à nos portes, l'ennemi annuel des grandes et des petites bourses.

Les boutiques de confiseurs prennent déjà leurs allures provocantes. Les boutiques des boulevards vont sortir de terre d'ici à huit jours. Les fabricants d'articles de Paris ont déjà leur répertoire de bibelots nouveaux tout préparé.

Le jour de l'an est en route. Il va frapper, et il faudra bien lui répondre :

— Entrez !

Quel sera le jouet de l'année ? a-t-on inventé une question de Suez pour faire pendant à la question romaine qui obtint un si retentissant succès ? A-t-on fabriqué un jeu du Sénat hérissé d'obstacles électoraux ?...

Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le défilé des réclames en l'honneur des étrennes a déjà commencé aux quatrième pages.

Bien des fois on a eu l'occasion de signaler les rubriques des marchands en tous genres couvrant leurs produits les plus bizarres de ce pavillon de circonstance.

Les *étrennes utiles* ont successivement servi aux pharmaciens annonçant des pilules purgatives, aux pédiatres recommandant une pomme infallible contre les cors, aux bonnetiers, aux cordonniers, aux...

Je n'en finirais pas.

Mais j'ai cueilli une annonce précoce qui me sera ble laisser loin en arrière les modèles du genre.

La voici :

## AUX FAMILLES

« Pas de cadeau plus agréable à faire aux employés et à toute personne exerçant une profession sédentaire que le rond en caoutchouc de la maison X... Fraîcheur, solidité, élégance. »

Je m'incline respectueusement et j'admire,



figurant d'ici quelqu'un apportant au premier janvier son *ronde de caoutchouc* dévoué!...

Une solennité intéressante réunissait l'autre jour, dans le local de la Société d'horticulture de la rue de Grenelle, un public d'élite.

Il ne s'agissait pas de quelque fête banale comme on en voit trop, mais bien d'une assemblée au noble but.

On ne saurait trop encourager ceux qui, malgré les obstacles, et au péril de leur vie, continuent à frayer à la science des voies nouvelles. Et quelles voies plus nouvelles que celles de l'air, à travers lesquelles des novateurs espèrent toujours nous faire voler à la prochaine occasion!

Ce sont précisément ces novateurs-là qui s'assemblaient conformément à leur usage actuel.

La Société de navigation aérienne est aujourd'hui sérieusement constituée. Trop longtemps on avait laissé l'aérostation aux mains des exploiters forains qui faisaient avec elle du métier et non de la science. On a changé tout cela, ainsi qu'on a pu s'en convaincre, dans la salle où se pressaient, cette semaine, des membres de l'Académie, des députés, des journalistes.

Malheureusement la cérémonie empruntait un intérêt de plus (intérêt cruel!) au terrible accident dont furent victimes, cet été, Spinelli et Sivel. Aussi est-ce par un tribut de légitime regret payé à leur mémoire que la séance a été inaugurée. Elle s'est terminée par des expériences qui prouvent que, si le problème n'est pas encore complètement résolu, on est du moins sur la piste de la grande découverte.

Trois appareils différents ont été présentés. Le premier s'appelle l'*aéroplane*. Comme son nom l'indique, il circule horizontalement et a parcouru la salle de lui-même.

L'*orthoptère* est venu ensuite; c'est presque un oiseau vivant, et le fameux canard de Vaucanson est distancé. Il ne savait que battre prosaïquement des ailes, tandis que l'*orthoptère* s'enlève, zigzague, fait en un mot tout ce qui concerne l'état de volatile.

Le malheur, c'est que cela ne dure pas, sans quoi le grand secret serait découvert; mais la difficulté qui subsiste est toujours celle-ci : emporter avec soi une force capable de prolonger le vol sans que cette force soit une charge trop lourde. Y arrivera-t-on jamais? Je n'ai ni le droit ni l'envie de répondre par l'affirmation ou par la négation.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on doit un sympathique encouragement à ceux qui ne désespèrent pas et qui, même au péril de leur vie, poursuivent opiniâtrement leur idéal.

A ce propos, on citait, à la réunion de la Société de navigation aérienne, une réponse que le pauvre Spinelli faisait, l'année dernière, à pareille époque, et qui a vraiment la grande allure des héroïsmes antiques.

A l'issue de la séance de 1874, un savant académicien essayait de le dissuader de poursuivre ses dangereux essais sur l'aérostation à des altitudes exagérées.

— Croyez-moi, lui disait le savant sceptique, c'est folie que de vouloir escalader le ciel.

— Pourquoi? Nos cadavres feront, au besoin, un escalier.

Les solennités se suivent sans se ressembler, et je demande d'avance pardon aux vaillants chercheurs dont je viens de parler, si les hasards de la chronique rapprochent de leur touchante réunion la vilaine petite fête qui a eu pour théâtre l'hôtel Drouot. Mais que voulez-vous, le chroniqueur s'agit et l'actualité le mène.

Donc, on a vendu les détroques de miss Blackford, que les gavroches de la rue Rossini s'obstinaient à appeler miss Blague-Fort.

Vous savez, car le scandale a fait assez de tapage pour que tout le monde fût obligé d'entendre, vous savez que cette dame interlope n'est autre que le bas-bleu taché de boue auquel on doit un livre malpropre que la police a saisi et dont elle a expulsé l'auteur.

Comme cette triste personne laissait derrière elle pas mal de dettes, on a mis en vente les débris de son opulence malsaine.

Chose déplorable à constater, le public avait montré une fois encore pour ce laid spectacle une curiosité frénétique.

On s'étouffait littéralement.

Des femmes du monde s'étaient même en assez grand nombre fourvoyées dans l'assistance.

L'une d'elles a fait une réflexion qui ne manquait pas de philosophie.

Regardant les magnificences de la vente, M<sup>me</sup> de X... causait avec une amie :

— En vérité, elles se font payer cher notre mépris!

Le commentaire vaut de longues tirades.

On disait aussi de la scandaleuse héroïne de ces enchères :

— Philanthropie sans repentir.

Dumas fils, qui assistait à la vente, serait-il coupable de la définition?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a fait grosse recette, grâce à l'empressement des Parisiens et aussi des Parisiennes à s'arracher les reliques d'une courtisane.

Que les demi-mondaines suivent ces encans, ne fût-ce que pour en connaître les cotes instructives pour elles, cela se conçoit encore; mais ce qui ne s'explique pas, c'est que le vrai monde persévère dans la mauvaise habitude de faire coté à ces enterrements-là.

A propos d'enterrement, la nécrologie s'est beaucoup occupée de Mustapha-Pacha, le frère du vice-roi d'Égypte, qui vient de mourir à Constantinople.

Nous ne saurions nous étendre longuement sur la personnalité de Mustapha-Pacha, qui ne nous était connue que par ses côtés extérieurs.

Et, franchement, ces côtés-là n'étaient pas faits pour lui conquérir du premier coup l'admiration, pas même la sympathie.

Ceux qui ont pénétré dans son intimité affirment qu'il était bon et serviable. Nous n'y contredisons pas. On ajoute que sous cette enveloppe épaisse se cachait une intelligence qui aurait été exceptionnellement remarquable, si elle n'eût été éternuée par les abus de la vie orientale.

Soit encore.

Ce qui est très-sûr, c'est que Mustapha-Pacha, pour qui le voyait seulement d'une façon superficielle, était un assez désagréable spécimen d'orientalisme.

Gros jusqu'à l'obésité gênante, ne se mouvant qu'avec peine, ayant l'aspect du matérialisme le plus épaissi, il suait la vie, si l'on peut ainsi parler, au lieu de la vivre.

A Bade, où il était un fidèle du trente-et-quarante, il changeait de mouchoir à chaque quart d'heure, s'épongeant après tous les coups et prodiguant tout haut les gros mots lorsque la chance avait refusé de lui sourire.

La figure, large et comme boursoufflée, était percée de deux tout petits yeux, qui semblaient plus petits encore perdus qu'ils étaient dans ce vaste ensemble.

Le nez gros comme le reste, les lèvres épaisses, complétaient une physionomie molle et sans angles. Encore un coup, rien ne vous dit :

— Prenez garde. Vous avez affaire à quelqu'un.

L'épicurien à outrance se révélait seul au premier coup d'œil.

Mustapha, après avoir un moment ébloui Paris de ses prodigalités, était retourné dans son pays, où, dit-on, il gérât les finances publiques beaucoup mieux qu'il n'avait géré les siennes.

Ce qui prouve une fois de plus que le vrai peut ne pas être vraisemblable.

Domptage *for ever!*

Si Bidet renonce, contrairement aux bruits qui en avaient couru, à passer cet hiver à Paris, son émule Pezon s'installe dans nos murs.

Un peu usé Pezon, un peu usés les lions savants, les tigres qui dansent la polka, et tout ce répertoire qu'il ne faut pas prendre à trop haute dose!

En revanche, la curiosité publique réclame en vain son *homme-obus*.

Qu'est-il devenu? L'écho ne répond pas à la voix explorée des titis qui l'appellent de leurs vœux.

Plusieurs versions courent à ce sujet. On prétend

que la police se serait opposée à la reprise des exercices. Je n'en crois rien.

Pourquoi d'ailleurs?

Est-ce que tout ce que font les gymnastes n'est pas également périlleux? Est-ce que le danger n'est pas, dans un cirque, l'assaisonnement obligatoire?

Il y a deux ans, un pauvre jeune homme de dix-huit ans, le petit Lehmann, qui, lui, ne tentait rien d'extraordinaire, était bien tranquillement en train, au Cirque des Champs-Élysées, de sauter par-dessus des bannières.

C'est l'*abc* du métier. On fait cela en se jouant.

Eh bien, son pied s'étant empêtré, il tomba sur la balustrade et se tua net.

Vous voyez bien que si l'on voulait absolument sauvegarder la vie humaine, il faudrait défendre les cirques eux-mêmes et non tel tour plutôt que tel autre.

La vérité est que l'*homme-obus* a fait une chute bien plus grave que l'on ne se l'était imaginé d'abord et que lui-même ne l'avait cru. Les souffrances sont venues plus tard. Et jusqu'à présent il ne s'est pas senti en état de reprendre le cours de ses exploits aériens, pour lesquels il faut un coup d'œil sûr de lui-même et une poigne d'acier.

Mais, soyez tranquilles, dans ce monde-là, les imitateurs ne perdent pas leur temps. Je suis prêt à gager avec vous qu'une douzaine d'acrobates au moins sont en train de s'exercer dans le silence du cabinet pour faire concurrence à l'inventeur du spectacle si brusquement interrompu.

Encore un peu de patience, il y aura encore de beaux soirs pour la culbute.

Le répertoire des mots de Déjazet est inépuisable, comme l'était son esprit.

Un docteur de nos amis, qui l'a connue beaucoup, nous racontait l'autre jour une de ses boutades.

Déjazet était venue le consulter, et, après la consultation, il descendait avec elle.

Passé devant la porte un croque-mort portant une bière sur son épaule.

Et Déjazet poussant le coude de son médecin :

— Dites donc, docteur... Est-ce que c'est de vous?

Un mot de mœurs.

C'était l'autre soir, pendant un entr'acte du *Fils de Chopard*.

Je me promenais un instant sur le trottoir de l'Ambigu; la marchande de pommes causait avec une de ses connaissances.

— Eh bien, comment vont les affaires?

— Bien doucement.

— Cependant on mange toujours des pommes.

— Oui... (avec mélancolie) mais on n'en jette plus!

On jouait au jeu des définitions, un soir de cette semaine, dans le salon de l'un de nos confrères. Le mot *camaraderie* fut proposé.

Au dépouillement, parmi vingt autres, on trouva ce commentaire qui m'a paru digne d'être noté :

« La camaraderie, c'est la banlieue de l'amitié. »

PIERRE VÉRON.

## AVIS

Le MONDE ILLUSTRÉ ayant pris une grande extension, nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne veulent pas éprouver de retard dans leur service, au renouvellement de janvier, le plus important de l'année, de vouloir bien nous envoyer leur souscription avant l'expiration de leur abonnement. Nous y tenons d'autant plus que nous préparons pour le premier numéro de janvier, outre le *Combat de Villersexel*, une véritable surprise sous forme de *Carte à nos abonnés*. Les détails au prochain numéro.

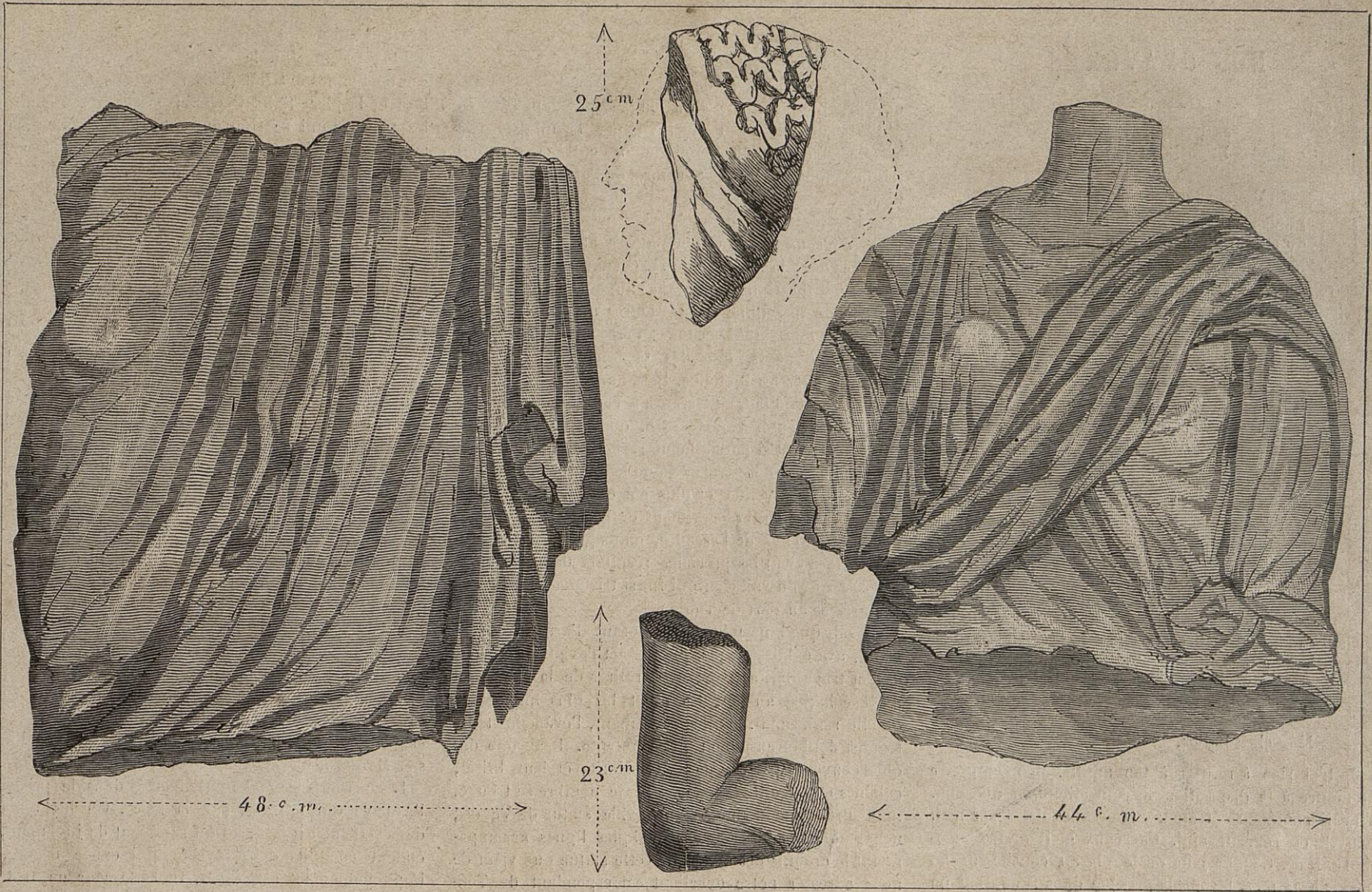
Voir nos avis à la dernière page.





Fac-simile des derniers dessins de Carpeaux, d'après l'album communiqué par le Prince Stirbey. — (Reproduction de M. Duvivier.)





Fragments calcinés de la *Vénus punique*, retrouvés parmi les épaves du *Magenta*. — (D'après le croquis de König, lieutenant de vaisseau.)



PERCEMENT DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN. — Ce qui doit disparaître. — Étage supérieur de la salle dite du Tribunal révolutionnaire de 1792, à l'Abbaye. — Rue Gozlin. — (D'après nature, par M. Scott.)



## NOS GRAVURES

## Exposition Barye

Nous donnons aujourd'hui une des œuvres capitales du grand statuaire, qui est peu connue du public vu la place qu'elle occupe au pavillon Denon. Nous remettons l'appréciation de l'œuvre complète du maître et de son exposition à un prochain numéro, avec de nouvelles et intéressantes reproductions.

## Les derniers dessins de Carpeaux

Monsieur Dalloz, notre directeur, sachant que le prince Stirbey, son ami, était resté dépositaire des derniers dessins de Carpeaux, lui écrivait dernièrement pour le prier d'en faire profiter les amis des arts par l'intermédiaire du *Monde illustré*. Nous recevions, peu de temps après, du bienfaiteur de l'éminent artiste communication de nombreux croquis et de son dernier album avec la lettre suivante. Cette lettre nous paraît le meilleur article qui puisse accompagner le choix que nous avons fait dans ces précieux souvenirs.

Mon cher Dalloz,

Je n'ai rien à refuser à ton amitié. Je m'empresse de mettre à ta disposition le petit album en question. Tu sais comment ont été tracées ces esquisses par mon pauvre et regretté ami. Carpeaux était arrivé mourant à Nice. Chaque jour on le plaçait couché sur les bords de la mer, les pieds presque dans l'eau, sur un lit de camp et sous une tente. Cet air chaud et imprégné des seils et des émana tions de la mer lui faisait du bien; il y arrivait le matin, il n'en partait que le soir. C'est pendant ces longues heures, où il n'avait devant ses yeux que la grande mer, les pêcheurs, les bateaux, qu'il prenait cet album, sur lequel il avait commencé à mettre mon nom, et qu'il traçait d'une main distraite et défaillante ce qui se présentait à ses yeux ou ce qui occupait son imagination.

Ici, ce sont des pêcheurs qui tirent un bateau, là, une réunion d'hommes qui luttent pour relever le Christ sur la croix; plus loin, une jeune femme, au milieu de nuages, reçoit les hommages de reconnaissance de pauvres qui viennent lui baiser la main.

Tu trouveras, sur une page, son propre portrait, que l'on pourrait appeler l'image de la douleur, tant on y découvre de souffrance et de douleur sur tous les traits. — Deux portraits bien finis représentent enfin deux épisodes de son séjour à Nice. L'un est celui d'un chevrier de la montagne, espèce de rebouteux — de médecin qui avait prétendu le guérir. — Carpeaux, qui me le désignait sous le nom de *bourreau*, le représente au moment où le bourreau présente sa potion. L'autre portrait est celui d'un pêcheur de Nice. Comment a-t-il connu ce pêcheur? Je l'ignore. Seulement, Carpeaux l'avait pris en grande amitié. Voici une des causes assez touchantes qu'il m'avoua plus tard: « Il me parlait toujours de votre pauvre et bonne mère, qui lui a fait du bien autrefois. »

Prends, cher Dalloz, tout ce que tu voudras dans ce petit album, qui est le dernier souvenir que m'a laissé cet illustre ami. — « Je n'ai pas pu vous écrire souvent, me dit-il dans une de ses lettres, mais je vous prouve que je pensais tous les jours à vous, car chaque jour j'ai dessiné quelque chose en pensant à vous. »

Tous ces dessins, cher ami, sont à peine tracés, quelques-uns simplement ébauchés, — et faits pendant les intermittences d'affreuses douleurs qu'il domptait par la force de sa volonté et de son énergie; mais ce sont aussi comme les dernières paroles du grand artiste. Je comprends parfaitement que le *Monde illustré*, qui tient la première place dans la presse artistique, ait voulu les faire connaître.

Toutes mes amitiés, cher et ancien camarade, et à toi de cœur.

GEORGES STIRBEY.

## La Vénus punique

Monsieur A. de Sainte-Marie, le savant explorateur, après un long séjour dans l'Herzégovine, avait été invité par le ministère de l'instruction publique à entreprendre des fouilles en Tunisie, sur les ruines de Carthage et d'Utique.

Les résultats de ses recherches ne sont pas, il est vrai, de ceux que le public pouvait attendre des vues exposées dans la *Salambo* de M. Gustave Flaubert. En dehors des inscriptions puniques auxquelles se trouvent mêlées des inscriptions postérieures à l'occupation romaine, M. de Sainte-Marie n'a guère pu recueillir, en fait de monuments, que des fragments de l'art grec acclimaté chez les Romains. Lors du passage de l'escadre française de la Méditerranée à Tunis, M. de Sainte-Marie avait pensé, à juste titre, que les débris artistiques qu'il avait si patiemment recueillis, ne pouvaient être confiés pour la traversée de la Méditerranée à un bâtiment plus solide et plus sûr que le *Magenta*; il avait donc, avec l'assentiment de l'amiral Roze, commandant en chef de l'escadre, emmagasiné les caisses qui renfermaient les précieux résultats de ses fouilles dans l'avant du vaisseau qui fut si tristement anéanti à son arrivée au port de Toulon.

On sait que l'incendie en dévorant l'arrière du *Magenta*, avait laissé à peu près intact l'avant du navire, et l'on travaillait activement à retirer de la partie qui avait échappé au feu, les objets les plus importants qu'elle renfermait. Malheureusement, l'événement dérompa douloureusement notre attente. Beaucoup des objets envoyés par M. de Sainte-Marie, étaient brisés, calcinés et à moitié détruits. Dans le nombre se trouve, malheureusement, une remarquable statue de Vénus; nous publions ci-dessous les quelques lignes accompagnant le croquis des débris de cette statue que vient de nous adresser notre excellent correspondant de Toulon :

Parmi les objets retirés du *Magenta* se trouve une statue mutilée représentant, *probablement*, Vénus Astarté, peut-être autre chose; d'autres, plus érudits que nous, déchiffreront cette énigme scientifique. Cette petite Vénus, noircie comme ses sœurs de l'Afrique, non par les caresses brûlantes du soleil, mais par l'horrible étreinte de l'incendie, cette pauvre Vénus qui a été témoin des plus grands effondrements de l'histoire, qui a vu tomber Carthage, est venue tristement s'engloutir en rade de Toulon.

Cet objet d'art, est comme je l'ai déjà dit, brisé horizontalement en deux. La partie supérieure a 50 centimètres de hauteur; la partie inférieure mesure 60 centimètres. La tête de la statue est séparée du cou; la figure est cassée, mais ne semble pas avoir été mise en cet état par le feu, toute la Vénus et ses divers fragments ont été léchés et noircis par la flamme; en quelques rares places, cependant, le marbre blanc apparaît avec sa blancheur.

Jusque dans ses tronçons, sauvés des profondeurs de la mer, elle a dû rester belle; les plis majestueux de sa robe se révèlent encore sous les baisers de la flamme et rappellent la plus grande époque de l'art — on dirait la Victoire aptère. — TH. DE F.

## Le tribunal révolutionnaire de l'Abbaye

Le percement de la partie du boulevard Saint-Germain située entre la place Gozlin et l'amorce de ce boulevard qui isole au sud l'église Saint-Germain-des-Prés, va faire disparaître quelques-uns des restes de l'ancienne Abbaye.

Ce vaste établissement religieux, d'où sont sortis tant d'hommes célèbres par leur érudition, avait pour limites, à la Révolution, les rues Sainte-Marguerite, Saint-Benoît, du Colombier et de l'Échaudé. Les rues de Furstemberg, Childebert, Petite-Rue-des-Bougeries étaient comprises dans son enceinte et habitées par une population nombreuse.

Au centre de cette agglomération de constructions s'élevait l'église surmontée de ses trois clochers, puis la masse imposante du palais abbatial. La rue Childebert, le passage Sainte-Marthe, la place demi-circulaire qui se trouvait devant l'entrée principale de l'église n'existent plus. Sur les dépendances du couvent

on ouvrit une rue qui s'appela d'abord la rue de l'Abbaye, et qui devint plus tard rue de l'Abbaye.

Plus récemment, le boulevard Saint-Germain et la rue de Rennes ont fait disparaître l'étroite rue Childebert et la place Saint-Germain-des-Prés; aujourd'hui, les maisons qui se trouvent entre la rue d'Erfurth — ancienne rue Neuve-Sainte-Marguerite — et l'ancienne place de l'Abbaye vont être démolies.

Dans ces immeubles, des industriels ont occupé les locaux construits par les moines et on y trouve des restes fort beaux des anciennes constructions. L'un d'eux, dont l'entrée principale est sur la rue Gozlin — ancienne rue Sainte-Marguerite — sert, ou plutôt servait de magasin à un marchand de porcelaine. La partie de ce magasin qui se trouvait du côté de l'église, près de l'abside, formait une immense salle à peu près carrée. Des piliers massifs supportaient une charpente qui était une merveille de construction. Cette charpente, arrondie en forme de dôme, était toute en bois de châtaignier, pas un clou n'avait été employé et les milliers de pièces dont elle était composée ne tenaient entre elles que par des chevilles. Au-dessous de ce dôme s'épanouissait, comme une toile d'araignée gigantesque couvrant la salle, une autre charpente en forme de damier. Les solives légères s'allongeaient dans tous les sens, s'emboîtant les unes dans les autres, laissant entre elles des ouvertures où l'œil pouvait plonger jusqu'au rez-de-chaussée.

Aux murs étaient accrochées des galeries en bois où l'on arrivait par des escaliers raides et étroits. A cette pièce, consacrée autrefois à la méditation et à la prière, se rattachent des souvenirs sanglants. C'est là que siégeait, dit-on, le fameux tribunal présidé par l'huissier Maillard, lors des massacres de septembre 1792.

Les prisonniers étaient renfermés dans la prison de l'Abbaye qui s'élevait sur la place. On les amenait dans cette salle où, après un semblant de jugement, ils étaient conduits dans la cour, qui existe encore, et impitoyablement assassinés. De cette cour on traînait les cadavres jusqu'à la façade de l'église où on les entassait. Le tribunal siégeait près du pilier qui se trouvait au nord-ouest, une porte s'ouvrait à côté, et à peine les accusés l'avaient-ils franchie qu'ils tombaient frappés à mort.

Sur les galeries de bois se pressait une foule furieuse, insultant les victimes, applaudissant lorsqu'elles roulaient sur le pavé et stimulant par ses cris le zèle des pourvoyeurs de la guillotine. Les femmes se faisaient surtout remarquer par leur férocité.

La prison où étaient renfermés les accusés a disparu en 1832; le bâtiment voisin — celui dont nous parlons — est livré aux démolisseurs et la magnifique charpente que représente notre gravure va être dépecée et transformée en bois à brûler. N'aurait-on pas pu la transporter dans un des bâtiments construits par l'État ou par la Ville et éviter ainsi la destruction d'un travail véritablement remarquable?

Nous avons dit que l'église avait trois clochers semblables. Deux ont été enlevés en 1822, on craignait pour la solidité de l'édifice. Au coin des rues de l'Échaudé et Bourbon-le-Château, un marchand de vin a pour enseigne: *Aux trois clochers* (1). Sur la pierre est représentée l'église et autour des personnages en costume du temps de Louis XV se promènent. Cette œuvre picturale n'a rien d'artistique, mais elle est curieuse par l'exactitude avec laquelle est représenté ce coin de Paris du milieu du siècle dernier. — AUGUSTE LEPAGE.

## Les Funérailles de Carpeaux

Les honneurs que vient de rendre la ville de Valenciennes à l'un de ses plus illustres enfants font l'éloge de sa municipalité et de ses habitants. Ce fut, en effet, avec une grande émotion que les restes du grand statuaire furent reçus dans sa ville natale, le 28 octobre dernier, et que des milliers de compatriotes vinrent jeter l'eau bénite, apporter des couronnes et des fleurs sur ses derniers restes, dans la chapelle ardente des Académies. Mais la véritable démonstration patriotique n'eut lieu que le lendemain, lorsque le char funèbre, construit pour la circonstance sur les dessins de M. E. Dussart, suivit, au milieu d'une foule innombrable, que n'avait pas arrêtée

(1) Un peintre en bâtiment vient de recouvrir cette enseigne d'une couche de couleur noire.



Le froid et la neige, les rues de la cité en deuil. Ces rues avaient été décorées par les habitants d'une façon touchante : ici, par des drapeaux auxquels étaient joints de longs crêpes; là, par des arcs de triomphe en harmonie avec cette triste circonstance. Sur le groupe de l'hôtel-de-ville, qui représente *Valenciennes se défendant contre l'invasion*, œuvre remarquable du maître, flottait un voile noir qui donnait à ce monument tout blanc de neige un aspect lugubre; mais ce qui faisait surtout impression au milieu de ces rues assombries par un ciel neigeux, c'étaient les bees de gaz allumés en plein jour et entourés de crêpes épais.

Quand, en sortant de la porte de Mons, la haie se rompit, le catafalque semblait porté par la foule dans un dernier triomphe. — C'est cet aspect qui forme le principal sujet de notre gravure. — La porte du cimetière était aussi artistement décorée, et la neige qui recouvrait le champ des morts donnait à la cérémonie un aspect pittoresque inattendu.

Le général de Montfort, beau-père de Carpeaux, conduisait le deuil, donnant la main à l'aîné des enfants de l'éminent artiste; les autres petits enfants étaient portés à ses côtés.

Il serait trop long d'énumérer ici les nombreux amis venus de Paris pour cette circonstance; l'art y était largement représenté. Déjà une place de Valenciennes porte le nom de Carpeaux, et c'est sur cette place, probablement, que sera élevée la fontaine-monument de Watteau, l'une des œuvres les plus remarquables du maître, dont on peut voir le projet au musée de Valenciennes et qui sera comme la dernière expression de son génie.

## COURRIER DU PALAIS

APRÈS neuf audiences bien remplies, la « tragédie » de Whitechapel est enfin arrivée à sa catastrophe. Vous vous rappelez les circonstances de ce crime, extraordinaire surtout par les odieux moyens employés pour le cacher. Il est bien vrai que les efforts tentés par un assassin pour échapper à la répression qui l'attend ne peuvent rien ajouter, surtout légalement, à l'horreur qu'inspire son action; mais ici la réflexion s'efface, le raisonnement disparaît; et lorsqu'on se représente Henri Wainwright, qui, après avoir attiré dans un magasin inoccupé cette jeune femme, Henriette Lane, mère de deux enfants, après l'avoir mise à mort en lui tirant trois coups de revolver dans la tête, creuse une fosse et y ensevelit sa victime couverte de chlorure de chaux; qui, peu de temps après, dépèce ce pauvre cadavre, en fait deux paquets, et, bravant les miasmes méphitiques, transporte de sang-froid, dans une cachette plus sûre, ce hideux fardeau; la conscience se soulève, et l'on ne peut se défendre de quelque chose qui dépasse l'indignation et la colère. Aussi la condamnation à la peine suprême paraît-elle avoir été accueillie par les auditeurs de ce triste procès avec une certaine satisfaction dont on n'ose pas s'étonner.

Ce qui frappe surtout les étrangers, c'est ce dernier *speech* du président de la cour criminelle : « Songez bien, a-t-il dit au condamné, qu'il ne vous reste aucun espoir de pardon ici-bas, et je dois vous mettre en garde contre toute espérance trompeuse. Profitez donc du temps qui vous reste pour vous repentir et sauver votre âme, dont Dieu prenne pitié ! » Rien de plus saisissant que ces lugubres exhortations.

Vous vous rappelez aussi quel a été le rôle de Thomas Wainwright. « Le jury, lui a dit M. le président, vous a acquitté de la charge la plus grave qui pesait sur vous, celle d'être entré dans les projets d'assassinat de votre frère; mais vous avez connu le crime, et vous avez prêté votre assistance pour le cacher. Ni l'affection fraternelle, ni les égards et la sympathie qu'un frère doit avoir pour son frère ne peuvent vous excuser aux yeux de la loi de l'avoir aidé dans ses efforts pour échapper aux conséquences de son crime. C'est grâce à un pareil concours que de telles actions sont restées souvent ensevelies dans l'ombre et sont demeurées impunies. » Le président a prononcé ensuite une condamnation à sept années de servitude pénale. Cela peut paraître rigoureux à un public français. Notre légis-

lation offre bien en pareil cas quelques dispositions analogues, mais elles sont rarement appliquées.

Revenons en France, où, devant le jury de Maine-et-Loire, nous avons vu comparaître Pierre Massé, un homme condamné plusieurs fois pour braconnage, un homme brutal, violent, qui a tué sa femme, et, en vérité, on ne saurait pourquoi, si l'on ne trouvait dans cette cause ce mobile éternel de tous les forfaits, qui s'appelle ivrognerie. Et qu'on ne se figure pas un hercule farouche, une sorte de sauvage aux formes athlétiques, au tempérament sanguin; non! Pierre Massé est un petit homme chétif, pleurard, livide d'épouvante. Les gendarmes viennent pour l'arrêter; il se réfugie dans son grenier, dont il faut faire le siège; il tire sur les assaillants et surtout, avec une préméditation bien formellement accusée, sur le brigadier, qui, quelque temps auparavant, avait déposé contre lui devant le tribunal correctionnel. Le verdict du jury a été sans pitié.

Nous rencontrons encore, devant les assises du Puy-de-Dôme, une cause non moins lugubre. Cette fois, ce n'est plus un homme seulement, c'est une famille qui figure sur le banc des criminels : Jean Piètre, le père, sa femme, et leur fils Michel Piètre. La femme de ce dernier n'est pas là; elle n'est pas accusée, elle a été victime. Quel sombre drame dans cet intérieur de paysans! Le père et la mère ont poursuivi de leur haine la femme de leur fils, et son mari ne l'a pas défendue; il a été excité par son père, par sa mère; c'est pour ainsi dire leur volonté qu'il a accomplie en portant un coup de hache; puis le père et le fils ont jeté le cadavre dans un puits. Il fallait entendre le père dire à l'audience : « Mon fils ne l'aurait pas fait si je ne l'avais pas poussé; » — et le fils s'écrier à son tour : « C'est mon mauvais père, c'est tout mon monde qui m'a forcé à commettre ce crime-là ! » — Je vous épargne le récit des tortures subies par cette malheureuse femme : on lui refusait la nourriture, elle manquait de tout dans cet intérieur relativement aisé; elle prévoyait sa mort prochaine, et elle en parlait en pleurant en présence de ses voisins. Mais quel peut donc être le but que poursuivent de pareils misérables, et comment peuvent-ils espérer échapper à la répression? L'ignorance et la stupidité ne sauraient pourtant aller jusque-là. Jean Piètre a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, sa femme à vingt ans de la même peine et leur fils à la peine de mort.

Les causes de cette nature n'ont pas manqué cette semaine, hélas! et j'éprouve, à les raconter, une lassitude telle, que je m'abstiens de compléter ma chronique, au risque de mécontenter encore mon correspondant M. L.-R. G., qui semble prendre plaisir à noter avec soin tous les comptes rendus judiciaires pour se donner la satisfaction de me reprocher mes oublis.

Il faut cependant une transition, et naturellement je choisis pour cela une cause correctionnelle. La ville de Tours, ou plutôt le département d'Indre-et-Loire, je ne sais pourquoi, semble avoir le privilège des sorciers, des *désempicasseurs*, des somnambules, des tireuses de cartes, etc. Cette fois, la prévenue, qui comparait devant le tribunal de Tours, est une marchande ambulante qui vend des éponges. J'ai quelque peine à m'expliquer la corrélation entre le commerce des éponges et le somnambulisme : si c'est un mythe, il est passablement audacieux; l'éponge, quand elle absorbe ce qui est à sa portée, est au moins innocente; tandis que la prévenue savait fort bien ce qu'elle faisait. Rien de gai comme les explications de la plaignante. On lui avait volé une somme de 440 fr. en billets de banque; elle s'adresse à la somnambule, qui lui répond aussitôt : « La somme était en or ! » Mais c'est un détail. « La voleuse est une femme très-brune et mal peignée. Vous me devez cinq francs. » Cette révélation lui paraissant insuffisante, la plaignante revient le lendemain pour obtenir des explications plus précises, et l'oracle de répéter : « La voleuse a des cheveux noirs fort ébouriffés. Vous me devez cinq francs. » On voit que l'imagination n'était pas le fort de la devineresse, qui a été condamnée à huit jours de prison et vingt-cinq francs d'amende.

A Paris, devant la 9<sup>e</sup> chambre, sur le banc des prévenus, était une petite femme blonde, fort jolie, une Anglaise, qui avait à répondre à une prévention de ce que ses compatriotes appelleraient *conversation criminelle*. Avec beaucoup de candeur et beaucoup de larmes, elle invoquait d'étranges excuses, qui ont paru pourtant avoir un fond de vérité : son mari l'avait ven-

due à un Turc, qui avait successivement habité avec elle Londres et Asnières; et elle affirmait que, depuis longtemps, il connaissait et tolérait la liaison coupable dénoncée par lui au ministère public. Ce procès, du reste, est le dénouement d'une histoire tragique que les journaux ont racontée il y a quelque temps, et le mari plaignant est venu exposer ses griefs sous la garde d'un gendarme. Il est détenu pour tentative d'assassinat sur la personne du complice de sa femme qu'il a frappé de plusieurs coups de couteau. La blonde fille d'Albion et ce complice, encore mal remis de ses blessures, ont été condamnés chacun à un mois de prison.

Vous savez déjà, sans doute, que la 1<sup>re</sup> chambre de la cour a maintenu l'ordonnance de référé rendue en faveur de la ville de Versailles dans l'affaire du chemin de fer parlementaire.

Cela dit, il ne me reste plus qu'à vous parler du fou de Saint-Omer. Tout le monde maintenant connaît cette histoire : un fou s'évade de l'hôpital; il grimpe, on ne sait comment, le long des murs d'une tourelle et se réfugie sur le faite, refusant obstinément de descendre. On a recours aux pompes, il se contente de tordre sa chemise et de la mettre sécher. On mêle un narcotique à des aliments qu'il accepte, car il meurt de faim, mais la dose est trop forte, son estomac rejette les aliments et le fou ne s'endort pas; il s'endort si peu, que, pendant trois jours, il lance des briques à tous ceux qui tentent de le surprendre; plusieurs personnes sont blessées, et notamment un clairon du 8<sup>e</sup> de ligne est emporté sur un brancard à l'hôpital. Enfin, sur les ordres donnés par le sous-préfet et par le substitut du procureur de la République, la troupe fait feu et le fou est blessé.

C'est de Douai que j'adresse au *Monde illustré* cette dernière partie de mon courrier : les deux fonctionnaires comparaissent devant la cour pour violences commises par abus d'autorité; mais une première audience n'a pas suffi pour que les débats fussent complets, et l'arrêt ne sera très-probablement rendu que dans quelques jours.

J'y reviendrai donc la semaine prochaine.

PETIT-JEAN.

## THÉÂTRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Petite pluie*.... comédie en un acte, en prose, par M. Édouard Pailleron. — THÉÂTRE-HISTORIQUE : *Regina Scapi*, drame en cinq actes, par MM. Denayrouse et Ohnet. — AMBIGU-COMIQUE : *Le Fils de Choppard*, drame en cinq actes et un prologue, par MM. Dornay et Maurice Coste.

LA *Petite pluie*, de M. Édouard Pailleron, a été abattue.... par le vent des applaudissements des spectateurs du Théâtre-Français. Un grand vent? pas précisément. La pièce a un peu étonné, car elle a des allures de vaudeville. On dirait une édition revue et augmentée d'*Un Monsieur et une Dame*, un des succès d'Arnal. La scène se passe dans une auberge, par « un froid de loup, un temps de chien, » comme dirait Alfred de Musset. Il est nuit. Le vent siffle, la tempête gronde; nous sommes en Provence, dans le pays du mistral. Un jeune homme et une jeune femme du meilleur monde descendent dans cette auberge; un des brancards de leur voiture (un petit panier fragile et coquet) vient de se rompre. Les voilà forcés de s'arrêter une demi-heure au moins, le temps de raccommoder la voiture. Leur transe est inexprimable, car on a deviné qu'il s'agit d'un enlèvement. Et justement, voilà nos deux voyageurs qui sont relancés par la baronne de Castelli, une baronne sous sa toilette de bal, une fine mouche, spirituelle et expérimentée, qui leur dégoise un sermon en trois ou quatre points sur les inconvénients de l'enlèvement. La M<sup>me</sup> de Léry du *Caprice* n'a pas la langue mieux pendue que cette baronne.

Les amoureux l'écoutent à peine, mais elle a juré d'en avoir raison. Elle leur démontre que leur situation est intolérable; elle va plus loin : elle essaye de leur prouver qu'ils ne s'aiment qu'à moitié, et que leur amour ne résisterait pas au premier obstacle sérieux ou ridicule. A l'appui de sa démonstration, elle les enferme à double tour dans la salle de





PERCEMENT DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN. — Salle où se seraient tenues les séances du Tribunal révolutionnaire de septembre 1792, rue Gozlin. — (D'après nature, par M. Scott.)





1. La porte du cimetière. — 2. Le cimetière, — 3. Aspect d'une rue. — 4. Le cortège à la porte de Mons.

LES FUNÉRAILLES DE CARPEAUX A VALENCIENNES. — Dessin de M. Vierge d'après le croquis de M. Scott.



l'auberge. La baronne a bien préjugé : le ridicule commence pour l'amoureux, qui ne dissimule pas ses inquiétudes, qui a peur, qui a froid, qui essaye de faire prendre des allumettes, qui se perd enfin complètement aux yeux de sa compagne. Celle-ci est tout à fait désillusionnée lorsque, au bout d'une demi-heure, la baronne de Castelli revient lui rendre la liberté, — et c'est sans jeter un regard de regret sur son amoureux transi qu'elle se laisse ramener au logis conjugal.

Au dehors, l'orage a cessé. Une petite pluie a abattu le grand vent. C'est le mot de la fin et l'idée de la comédie.

Le rôle de la baronne a été écrit pour M<sup>me</sup> Arnould-Plessy, qui y déploie toutes les cajoleries, toutes les félineries, toutes les roueries d'un talent qui est le dernier mot de l'art théâtral. Est-ce à dire qu'on ne se surprend pas quelquefois à désirer moins de perfection? Je n'oserais l'affirmer. La détente a du bon, à de certains moments.

M<sup>me</sup> Émilie Broisat, très-joliment costumée, et M. Frédéric Febvre, reçoivent les sermons de M<sup>me</sup> Plessy avec une résignation — qui ne laisse pas que de trahir le désir qu'ils auraient d'avoir à interpréter des rôles plus avantageux.

En revanche, M<sup>lle</sup> Jeanne Samary, une débutante d'hier, a trouvé une création dans le personnage d'une jeune aubergiste marseillaise, qui parle le plus pur langage de la Cannebière. Il y avait des odeurs de bouillabaisse dans la salle.

Nous étions tout à l'heure en Provence avec M. Pailleron; le temps de traverser la Méditerranée, et nous abordons en Corse avec MM. Denayrouse et Ohnet. La Corse est la terre privilégiée du drame. On s'y poignarde avec un entrain qui n'a d'égal en aucun autre département. Les échos de Bastia et d'Ajaccio semblent n'avoir jamais appris à répéter d'autre mot que : Vengeance! Ce cri ne cesse de retentir à travers les cinq actes du Théâtre-Historique (est-ce bien le Théâtre-Historique?). Au lever du rideau, on apprend que les Teverano et les Sarpi sont en lutte depuis des siècles; les Teverano se flattent d'avoir exterminé les Sarpi; ils se vantent, car il reste encore un rejeton de cette branche, et le plus redoutable : Regina Sarpi. Est-ce une femme? Est-ce un homme? Le doute est permis; car, après quelques années d'absence, on la voit se présenter chez les Teverano sous les habits d'un chevrier. Quel chevrier, grand Dieu! La garde des chèvres est le moindre de ses soucis. Elle n'est altérée que de sang, et l'on peut se fier à elle pour en verser tout le long de la pièce. S'il en manque à son compte, ce ne sera pas de sa faute.

Elle commence par poignarder le père Teverano; puis elle accuse de ce meurtre son cousin Luigi, qu'elle aime d'une passion effrénée. Étrange façon de prouver son amour! Mais en Corse tout est vraisemblable. On comprend que Luigi se refuse à cet amour exaspéré, d'autant plus que son cœur est acquis à Andréa Teverano. N'est-ce que cela? Regina Sarpi tuera la fille, comme elle a tué le père. Rien n'arrête cette Tisiphone des maquis... rien, excepté un procureur du roi ou de la république, qui survient pour empêcher l'extinction complète de la famille Teverano. Il était temps!

Le défaut capital de ce drame est d'avoir pour héroïne une créature absolument odieuse. M<sup>me</sup> Marie Laurent, aux prises avec le rôle de Regina, fait des efforts inouïs pour affirmer la sincérité de son amour pour Luigi; mais elle a continuellement pour elle la répulsion du public. Que de talent dépensé! Et quel succès à travers tout! Mais la vocation de MM. Denayrouse et Ohnet est-elle bien tournée vers le drame, et surtout vers ce genre de drame-là? En me permettant d'en douter, je crois leur adresser un compliment.

Drôle d'idée d'avoir fait une suite au *Courrier de Lyon* sous ce titre le *Fils de Choppard*! Il est vrai qu'on a bien fait une suite à *L'Auberge des Adrets* sous le titre de *Robert Macaire*. Cela se passe dans un monde singulier, farouche, mal embouché. On me dira que l'intention des auteurs est bonne, en ce sens qu'ils ont fait du fils de Choppard un excellent jeune homme, exclusivement occupé de racheter les fautes de son père. Rien de mieux. Mais comme ils se sont bien gardés de changer quelque chose au langage paternel! Comme on retrouve dans la bou-

che du fils ce vocabulaire grossier qui mérita, par antiphrase, au maquignon légendaire le surnom de *l'Aimable*! Isidore Choppard a un cœur d'or, je le veux bien, mais que le diable m'emporte si je voudrais faire ma compagnie de ce cœur d'or. Sa délicatesse sent la pipe, sa loyauté a les ongles noirs. Il essuie une larme en disant : *Ous qu'est mon fusil?* et remercie la Providence avec un *Cré coquin*! Un homme de génie seul aurait pu rendre intéressant une pareille physiologie, — l'auteur des *Misérables*, par exemple; — mais, pour cette tâche, MM. Dornay et Maurice Coste sont restés insuffisants.

L'analyse du *Fils de Choppard* est facile à résumer. Avant de monter sur l'échafaud, le vieux greudin, repentant, a légué à son fils, encore enfant, sa haine pour Dubosc, le véritable assassin du courrier de Lyon. Une fois grand, Isidore Choppard (il s'appelle Isidore), s'applique, en dehors de sa profession de marchand de chevaux, à chercher Dubosc. Il y met un zèle qui ne le fait reculer devant aucun stratagème. Aidé du vieux Fouinard, il fouille avec conscience tous les taudis de Paris, surtout les plus ignobles. Quand il a trouvé son homme, il le livre à la police, et le drame est fini. Entre temps, il protège la veuve de Lechesne, devenue folle, et ses deux filles, auxquelles il apporte des poulets dans un panier. Un véritable ange gardien, ce Zidore!

Je ne vous dirai pas comment la pièce est jouée. Cela doit vous être indifférent. Il y a un quadrille de Clodoches du Consulat, ivres de punch et de tabac, qui n'est pas précisément une chose à encourager.

CHARLES MONSIEUR.

## CHRONIQUE MUSICALE

### COMMENT FUT COMPOSÉ « DON JUAN »

IL y a toujours de l'étonnement à voir un grand homme descendre de l'empyrée où la critique des poètes l'a logé et à le suivre à travers les mille circonstances de la vie banale.

Peut-être n'est-il pas séant de crocheter ainsi la porte des demi-dieux pour le plaisir de les surprendre en pantoufles et le torse drapé dans la robe de chambre d'un bon bourgeois. Mais il y a des jours où la curiosité l'emporte sur la discrétion. Que souhaitez-vous encore comme excuse aux choses prosaïques que nous allons dire?

C'est de Mozart qu'il s'agit. Après avoir essayé, samedi passé, un procès-verbal des représentations de *Don Juan* à l'Opéra, il nous a paru qu'il y avait quelque-à-propos à raconter comment vint au jour le plus célèbre des chefs-d'œuvre de la scène lyrique.

Nous sommes en 1787, si vous le voulez bien; et d'ailleurs vous ne voudriez pas, qu'il faudrait vous faire une raison.

Mozart, né en 1756 (dans les États du prince-évêque de Salzbourg), a alors trente et un ans. Pour tout le monde, il est jeune; mais son front est déjà obscurci par quelques ombres; une fatigue précoce l'a envahi, et peut-être ressent-il les symptômes de la maladie d'épuisement qui doit l'emporter quatre ans plus tard. C'est qu'en effet sa vie a été très-remplie; à la date de 1787, il a produit une quinzaine d'opéras (*L'Enlèvement au sérail*, *les Noces de Figaro*...). Mais ce sont ses moindres travaux, car l'Europe en admiration connaît déjà la plupart de ses symphonies, de ses pièces de musique de chambre, et cette infinité de petits morceaux de tous les genres qu'il a jetés aux quatre vents durant ses incessants voyages.

Enfin le comte de Thun, ami et protecteur de sa famille, l'invite à venir prendre quelques vacances à sa résidence de Prague. Il part, et sans se douter le moins du monde qu'il va en quelque sorte au devant de son *Don Juan*.

Le hasard veut, en effet, que la troupe italienne du signor Bondini exploite en ce moment le théâtre de Prague et y joue avec un succès chaleureux *le Nozze di Figaro*. Mozart, entraîné par son ami, se glisse dans un coin du parterre pour écouter sa musique. Mais il est bientôt reconnu et acclamé. On le force même à donner le lendemain un concert.

Toute la ville est en émoi; ce sont des fêtes sans fin, des sérénades, des soupers. Tant et si bien que le pauvre Mozart, qui était venu chercher le repos, se trouve condamné à tous les travaux forcés du plaisir.

— Laissez-moi retourner à Vienne, disait-il harassé à ses aimables persécuteurs; laissez-moi partir, et avant la fin de l'année je vous reviendrai avec un opéra composé tout exprès pour vous.

Mozart fut de parole. A Vienne, il s'entendit avec le poète italien Lorenzo da Ponte, et, à eux deux, ils bâtirent le livret du *Dissoluto punito*, autrement dit *Don Juan*, puisqu'il a plu à la postérité de substituer ce second titre au premier.

Da Ponte était un Vénitien des derniers temps de la République, presque contemporain de Casanova, et participant de son humeur aventureuse; véritable héros de théâtre, et qui semble s'être peint lui-même dans son *don Juan*, encore qu'il ait prétendu imiter à la fois et fondre dans ses vers les traits comiques de Molière et les scènes tragiques du drame de Tirso de Molina.

Il a tenu beaucoup de place et il a fait beaucoup de bruit en son temps, ce signor Da Ponte. Le chapitre de ses duels, et surtout celui de ses amours, seraient à ne pas croire. Il les donne pourtant comme vrais dans ses mémoires, qu'il a pris la peine ou le plaisir d'écrire.

Da Ponte, après avoir couru le monde, éparpillant son cœur, ses vers, son argent, après avoir traversé Paris aux premières heures de la Révolution, est allé s'échouer comme une épave à New-York. Il n'y est mort qu'en 1838, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Mais laissons le poète, et revenons au musicien.

Mozart ne repartit de Vienne que muni de son livret et ayant déjà esquissé sur le papier plusieurs morceaux de sa partition.

Il continua son travail à Prague, d'abord dans une chambre de l'hôtel des *Trois-Lions*, où il était descendu, ensuite chez son ami Dusseck, qui lui avait offert l'hospitalité.

La tradition veut que son appartement donnât sur un jardin. Et, en effet, ne serait-on pas tenté de reconnaître (si on était poète) que dans les émouvantes mélodies de *Don Juan* il y a quelque chose de l'enchantement produit par un parfum de fleurs respiré au milieu d'une nuit d'été? Ces émanations volatiles se seraient transformées en sons intangibles, sans rien perdre de leur pouvoir enivrant. D'ailleurs, le génie va-t-il jamais sans un peu de magie?

Mais passons, et vite, car de telles considérations sont trop au-dessus de la portée d'un simple collectionneur d'anecdotes.

*Don Giovanni* fut donc représenté à Prague, en 1787. Le succès en fut immense, comme on dit aujourd'hui à propos de la plus insipide opérette. Pourtant l'ouverture, écrite au dernier moment, fut jouée sans répétition devant le public.

Nous avons donné, samedi dernier, la distribution des rôles du grand chef-d'œuvre à l'Opéra. Il ne sera pas sans intérêt de savoir par qui ces mêmes rôles furent chantés sous l'œil et sous l'oreille de Mozart :

*Don Giovanni* : Bassi; — Leporello : Felice Ponziani; — le Commandeur et Masetto : Lolli; — Ottavio : Baglioni; — Anna : la signora Saporiti; — Elvire : la signora Micelli; — Zerline : la signora Bondini (femme du directeur).

Mais la troupe de Bondini était, paraît-il, mal fournie de voix graves. Aussi avez-vous remarqué que Masetto et le Commandeur étaient représentés par le même signor Lolli; ce qui suffirait d'ailleurs à expliquer pourquoi les deux personnages ne se rencontrent jamais dans la pièce.

Après avoir fait le tour de l'Europe, *Don Juan* ne fit son entrée à l'Opéra de Paris que le 17 septembre 1805. Il avait été arrangé, pour les paroles, par Thuring, général de brigade, et Baillot, sous-bibliothécaire du château de Versailles. La musique en avait été retouchée par Chrétien Kalkbrenner. Ces messieurs s'étaient accordé toutes sortes de licences, telle, par exemple, que de faire chanter le trio des masques par trois voix de basse!

Un autre arrangement précéda l'édition actuelle (qui est de 1834); Castil-Blaze fit représenter à



l'Odéon, en 1827, un *Don Juan* dont le dialogue parlé était emprunté à la comédie de Molière, et la musique à la partition de Mozart.

Le sujet si émouvant de *Don Juan* a été exploité par plus d'un musicien avant et, qui le croirait ? depuis Mozart. Les catalogues dramatiques portent :

*Don Giovanni, ossia il Convitato di pietra*, ballet en quatre actes, de Glück (théâtre de Parme ?); 1758.

*Il Convitato di pietra, ossia il Dissoluto*, opéra en deux actes, de Righini; 1777.

*Il Convitato di pietra*, opéra en deux actes, de Gazzaniga, représenté à Bergame en 1788, et au théâtre Feydeau de Paris en 1791, avec plusieurs morceaux du *Don Giovanni* de Mozart, ajoutés par Cherubini.

*Il Convitato di pietra*, opéra en deux actes, de Jacopo Tritto; Milan, 1796.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. — Nous n'avons pu, au cours de cette chronique, trouver une autre place que celle d'un *post-scriptum* pour donner au lecteur un détail biographique qui l'étonnera certainement; à savoir que le doux Mozart, le Mozart aux inspirations séraphiques, était passionné joueur de billard et intrépide fumeur de pipes !

## BIBLIOGRAPHIE

### LES LIVRES D'ÉTRENNES

L'Insecte, par J. MICHELET. — Édition illustrée de 140 vignettes dessinées par H. Giacomelli.

VOICI un livre illustré avec une bonne foi singulière et un talent consommé. L'œil pénétrant du savant, le goût de l'artiste y trouvent également leur compte; la littéralité s'y présente dans un milieu imprévu et charmant, l'art, dans ce qu'il a d'infiniment délicat, ne manquant jamais de relever une exactitude rigoureuse, absolue. De l'œuvre de Michelet nous n'avons point à parler ici. On la connaît; la réputation en est faite; sa vogue ne date pas d'hier. Mais c'est la part de M. Giacomelli dans l'édition nouvelle de *L'Insecte* que nous voulons recommander au public. Or, nous avons le plaisir rare de le faire sans réserve. En effet, impossible de déployer plus d'intelligence dans un travail de ce caractère, de montrer, en même temps qu'une extrême précision dans le dessin des formes extérieures, une observation plus attentive des mœurs des petits héros mis en scène. C'est-à-dire, tout en rendant avec une fidélité étonnante les formes générales et particulières de chaque individu, sa physionomie propre et les moindres détails de sa parure, le dessinateur a su exprimer ces riens fugitifs, intimes, insaisissables, ces imperceptibles agitations d'antennes et de pattes, ces frissons d'ailes et d'élytres qui traduisent des convoitises ou des répugnances, des attractions ou des fureurs. Que de choses inconnues rendues visibles, compréhensibles! que de mystères finement expliqués! Orthoptères, hyménoptères, lépidoptères, coléoptères, monde immense, énigmatique, bizarre, muet ou bourdonnant, sont là vivants, agissants, en pleine liberté.

Certes, un pareil programme pouvait favoriser seulement un crayon à la fois très-labile, très-curieux et très-patient. Supposons-le moins artiste, et il ne fournissait que des planches d'entomologie monotones; moins séduit par l'amour de la science, moins enchaîné par le scrupule du vrai, la fantaisie prenait bientôt le dessus: le caprice, l'invention eussent tout gâté. Ajoutons que les fleurs, les ronces, les herbes, les plantes au milieu desquelles se meuvent tant de petits êtres intéressants et divers sont toujours, jusque dans les recoins les plus confus en apparence, supérieurement agencées et travaillées.

En un mot, sans rien dire de trop, personnages, accessoires et décors, tout se vaut dans cette édition accomplie. Oui, tout est exquis, tout se tient au même degré de perfection, car M. Giacomelli a eu la fortune peu ordinaire de rencontrer pour interpréter ses dessins des graveurs de premier ordre, MM. Rouget et Méaulle, entre autres, qui ont signé dans *L'Insecte* de purs chefs-d'œuvre xilographiques, et l'impression mérite à son

tour des applaudissements unanimes. Peut-être les presses de M. Claye n'ont-elles jamais fait plus belle besogne. Qui sait même si la librairie française, à aucune époque, a publié un livre plus remarquable que celui-ci, considéré rien que sous le rapport de la typographie, plus digne de l'entière approbation des connaisseurs difficiles, des amateurs éclairés et vraiment compétents ? — O. M.

Londres, par M. LOUIS ÉNAULT.

Je viens de lire le beau livre édité par la maison Hachette; avec tout le luxe de la typographie moderne, illustré avec toute la splendeur du merveilleux crayon de Gustave Doré. Bientôt tout le monde sera sous le charme de cette œuvre nouvelle, qui vient de prendre place au rang des grandes publications de la première librairie française, et, on peut le dire, de la première librairie de l'Europe. Mon œil est encore grisé par le défilé de cent tableaux panoramiques qui se déroulent à chaque page comme une série de changements de décors à vue.

C'est LONDRES. C'est la *Reine du spleen*, noyée sous l'horizon fumeux de ses usines, semblable à un écran de brume interposé entre la terre et le ciel. C'est le mouvement, l'activité commerciale de la grande ruche travailleuse: hommes se tordant en sueur à la gueule des fournaies, bruits sourds des machines, roulement des enclumes et des marteaux, forêt de mâts élégants comme des campaniles, effilés comme des aiguilles de paratonnerres, bateaux monstrueux sur la Tamise, navires déchargés à fleur de quai, rixes sur le port, docks immenses, locomotives roulant dans les tunnels souterrains; la silhouette de Westminster; ponts chargés de piétons et de voitures, rues encombrées roulant un torrent humain, épais et noir comme la boue.

Puis, le spectacle nocturne, la misère atroce, des hommes, des femmes et des enfants sous la pluie, collés contre une muraille de brique noire, éclairés par la cruelle lumière du gaz.

Puis encore Hyde-Park, les grands carrosses à cochers poudrés, les amazones élégantes, les bébés roses aux cheveux d'or sur les épaules.

En parcourant le livre de M. Louis Énault, on songe, par association d'idées, à Paris, la ville gaie, à la Grèce pleine de lumière, à Rome pleine d'ombre. En regardant les compositions de Gustave Doré, on admire les ressources de ce crayon qui sait, comme le soleil, jeter la couleur et la vie sur ce qui semble obscur et inanimé. Un tel livre suffirait à l'orgueil d'une grande librairie, s'il n'avait tant de glorieux aînés, si tant d'autres ne devaient pas venir après lui, si tant de riches fleurons ne brillaient pas à la couronne d'or des Beaux Livres de la maison Hachette, qui est sans rivale, et qui garde les vieilles traditions pour les ouvrages utiles et pour les œuvres d'art. — CH. J.

### ÉTRENNES 1876

LIBRAIRIE HETZEL, 18, RUE JACOB

Ce qui fait la qualité des volumes du *Magasin* et des livres de la *Bibliothèque illustrée d'éducation et de récréation*, publiés par Hetzel, c'est que la circonstance du jour de l'an n'est pour eux qu'une occasion et non une raison de naître.

L'ambition aujourd'hui pleinement justifiée des fondateurs de cette remarquable collection et des écrivains, savants et artistes éminents qui leur ont donné leur concours, a été de faire œuvre qui dure et ne doive la faveur publique ni à l'engouement ni à la mode, parce que ni l'un ni l'autre n'ont été pris pour objectifs de leur succès.

*Cinq semaines en ballon*, le premier livre de M. Verne; *Romain Kalbris*, de Malot; *la Roche aux Mouettes*, de Jules Sandeau; *la Comédie enfantine*, de Louis Ratisbonne; *les Contes et récits de morale familière*, de Stahl, couronnés, il y a quelques années, par l'Académie, aussi bien que *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, du même, couronnée il y a peu de jours seulement; *l'Histoire d'une bouchée de pain*, *les Serviteurs de l'estomac*, *les Contes et le Théâtre du Petit Château*, de Jean Macé; *l'Histoire d'une maison*, celle d'une *forteresse*, de Viollet-le-Duc, ne vieilliront pas plus que *l'Histoire de l'habitation humaine*, qui paraît cette année.

*Le Nouveau Magasin des enfants*, le précurseur de la collection actuelle, de Stahl, d'Octave Feuillet, de Dumas, de Nodier, de Karr, de G. Sand, d'Ourliac et de Musset, qui a charmé, avec *Tom-Pouce*, *Gribouille*, *Polichinelle*, *Monsieur le Vent et Madame la Pluie*, *la Bouillie de la comtesse Berthe*, *la Mère Michel*, etc., l'enfance des mères, charmera encore les générations nouvelles.

*Picciola*, de Saintine, le *Nouveau Robinson suisse*, le *Jean-Paul Choppart*, les *Contes célèbres de l'Angleterre*, les *Aventures d'un petit Parisien*; les huit ouvrages choisis de Mayne-Reid: *William le Mousse*, *les Jeunes Esclaves*, *le Désert d'eau*, *les Naufragés de Bornéo*, *la Sœur perdue*, *les Planteurs de la Jamaïque*; — la *Botanique de ma fille*, *la Plante*, de Grimard; la *Chimie des demoiselles*, de Cahours et Riche; les *Aventures d'un jeune naturaliste*, *Entre frères et sœurs*, de Biart; *la Tasse à thé*, de Kaempfen; *les Enfants*, de Victor Hugo, sont restés aussi jeunes que les *Patins d'argent*, que le *Chalet des sapins*, de Prosper Chazel, que les *Filles du squatier*, de Mayne Reid, qui viennent de paraître.

Les vingt premiers volumes du *Magasin d'éducation*, qui ont donné à leurs nombreux lecteurs la primeur des œuvres principales de Jules Verne, n'ont pas gardé moins d'attrait que les deux de l'année nouvelle, où l'on trouvera toute l'île *mystérieuse*, le plus récent et un des plus entraînants ouvrages du célèbre écrivain; aucun de ces cent ouvrages ne se répète: chacun donne une note nouvelle qui vient compléter l'ensemble. Les belles éditions classiques du *Molière — Sainte-Beuve*, des fables de *La Fontaine*, de *Perrault*, illustrées par Tony Johannot, E. Lambert et G. Doré, n'ont pas été dépassées et font tête de grands classiques à cette collection.

Les cinquante albums de Stahl, si pleins de bonne humeur, de gentillesse et d'aimable raison qui commencent à la *Journée de M<sup>lle</sup> Lili* pour arriver à la *Grammaire de M<sup>lle</sup> Lili*, au *Rosier du petit frère*, à *l'A perdu de M<sup>lle</sup> Babet*, aux *Métamorphoses de Pierre*, à *l'Histoire de Bob aîné*, à *la Bride sur le cou*, à *La Tour*, *prends garde*, *Malbrough s'en va-t-en guerre*, ces trois derniers en couleur, éclos pour le 1<sup>er</sup> janvier 1876, n'ont pas plus odeur de passé sans doute que ces frais et pimpants derniers venus.

Cette rapide nomenclature, en évoquant les souvenirs que ces charmants livres ont laissés dans les familles, est la meilleure démonstration de la valeur des ouvrages à l'usage de l'enfance et de la jeunesse de la maison Hetzel que nous annonçons aujourd'hui. Chacun sait, pour l'avoir vérifié, que le plus enfantin des ouvrages sortis de cette *Bibliothèque spéciale* et si sévèrement choisis a qualité d'art et qualité littéraire, que la mère en suivra avec plaisir la lecture avec ses enfants, que rien n'y choquera son cœur ou son esprit, et que, grâce enfin à cette précieuse collection, nous avons une littérature du premier âge et de la jeunesse véritablement digne de son but.

### SEULE MÉDAILLE D'OR

Nous avons déjà mentionné la faveur de plus en plus grande qu'obtiennent les machines à coudre Bradbury et C<sup>o</sup>. Cette grande manufacture perfectionne constamment sa fabrication, qui est bien la plus soignée qu'on connaisse. Rien n'est donc plus juste que de voir décerner à cette maison honorable entre toutes, la seule médaille d'or accordée à la section des machines à coudre à l'Exposition internationale de Paris, 1875. MM. Bradbury et C<sup>o</sup> Limited, ont leur dépôt général pour la France, 3, rue Grenéta, à Paris, où ils vendent en gros et en détail aux prix les plus réduits.

PIANO A DEUX MAINS classiques, doigtés par Moschelès (Beethoven, Mozart, Weber, Haydn, Clementi.) Onze vol. grand format: 80 fr. payables cinq francs par mois. — Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, Paris.

*Le Monde illustré* n'est pas exclusivement écrit pour les hommes; il parle aussi très-souvent à de jeunes et charmantes femmes, auxquelles il fait connaître les modes les plus nouvelles et les plus économiques.

Il y a trois ans, nous faisons le plus grand éloge du cachemire de l'Inde pour robes et lui prédisions un avenir brillant.

Le succès actuel de ce beau et bon tissu (le seul presque que l'on puisse garantir pure laine) nous a donné pleinement raison.

Dans toute garde-robe de femme comme il faut, sachant combiner l'élégance avec l'économie, il doit se trouver un ou plusieurs costumes de cachemire de l'Inde.

Il est bon pour tout usage: costume complet, polo-





LA CONSTRUCTEUSE DU GLOBE.



LES FOURMIS



L'INSECTE A-T-IL UNE PHYSIONOMIE?



LES GUÊPES.





LES LIVRES D'ÉTRENNES. — LONDRES, par LOUIS ÉNAULT, illustré par GUSTAVE DORÉ. — La prédication faite dans un refuge.  
(Gravure extraite de l'ouvrage publié par la maison Hachette.)



naise, tunique, sortie de bal, châle; en un mot, il se combine, avec la soie et le velours, pour faire les plus jolies toilettes.

Comme tissu, nous l'avons dit, c'est la plus souple et la meilleure des étoffes d'hiver. Les teintes en sont graduées à l'infini, depuis les blancs crème jusqu'aux nuances foncées, telles que bronze, loutre, nègre, et tant d'autres que je ne puis nommer faute d'espace.

Si je puis vous convaincre, vous vous dites : Oui, je vais acheter du cachemire de l'Inde ! Mais prenez garde ! tout ce qui est bon et accepté trouve immédiatement sa contrefaçon, et, pour l'éviter, il faut toujours exiger la véritable marque de fabrique et demander des échantillons à la source même.

Le cachemire de l'Inde a une marque distinctive bien visible ! Ce n'est pas une étiquette qui peut s'enlever et se replacer à volonté, non ; la marque du cachemire de l'Inde se perd avec le tissu lui-même. C'est une lisière chinée à jour bordant l'étoffe de chaque côté.

Faut-il vous dire encore qu'une médaille d'or vient d'être décernée à M. Le Houssel, propriétaire de l'Union des Indes, rue Auber, 1, Paris, pour la beauté et la solidité du tissu cachemire de l'Inde pour robes, lisière chinée à jour, dont il a seul le dépôt en Europe ?

Maintenant, celle d'entre vous, chères lectrices, qui sera trompée en achetant l'imitation pour le vrai, ne pourra pas dire : On ne m'avait pas averti.

ÉLISE DE MARCOLS.

J. Klein-quadrille, Cerises Pompadour, Fraises au champagne, v.; Radis roses, masur.; Rayons perdus, mél. font rage.

Pour combattre le hâle, les feux, boutons, rougeurs, qui se manifestent à la peau, la Galatène est préférable à toutes ces eaux composées d'alcool et de produits corrosifs qui peuvent être nuisibles à la santé.

3 fr. le fl. Pharmacie générale, rue du Quatre-Septembre, 43, Paris.

DUSSER, parfumerie spéciale pour dames, 1, r. J.-J.-Rousseau. Médaille d'argent, Exposition intern. 1875.

PAS DE CREDIT ! 15 0/0 d'escompte. Chez SAVIGNY, tailleur, 47, rue Neuve-des-Petits-Champs.

L. T. PIVER. Véritable savon au suc de laitue.

## LA VELOUTINE

est une poudre de Riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau.

Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle.

Ch. FAY, inventeur.

Se méfier des imitations et contrefaçons.

JUGEMENT DU TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE  
DU 8 MAI 1875

## POMMADE SATIN

Pour conserver aux mains la souplesse, la douceur, et les préserver des geures et autres accidents provoqués par le froid.

9, rue de la Paix. — Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE n° Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

DIABÈTE Sucre P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 25 centimes.

Les  
célébrités médicales  
recommandent l'emploi

du  
SAVON ROYAL de THRIDADE

de  
VIOLET

pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté  
de la peau  
du visage et des mains.

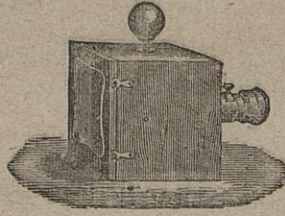
## AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

**BÈGUE**

L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvrira un cours le 24 janvier. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

## ÉTRENNES 1876



L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DUBRONI est le plus charmant CADEAU que l'on puisse offrir aux jeunes gens à l'occasion du nouvel an. — La facilité des opérations permet à toute personne ignorant les principes de la photographie de faire avec succès : *PORTRAITS* et *PAYSAGES*, sans laboratoire et sans se tacher les doigts. — Appareil complet, guide et produits depuis

QUARANTE FRANCS

Envoi contre remboursement. — DUBRONI, 9, rue Auber, Paris.

UN DE NOS MAGASINS de CAOUTCHOUC en vogue, la maison LARCHER, 7, rue d'Aboukir, a créé le Coussin hygiénique contre les douleurs. (Médaille d'argent.)

## PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

## EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Securin, 3, r. Huguier, Bordeaux. Paris, TAUREL, 17, r. de Buci; FAY, 9, r. de la Paix.

## ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 28 décembre 1875, à midi, MAISON sise à PARIS rue JEAN-LANTIER, 5. Revenu : 21,47 fr. — Mise à prix : 200,000 fr. S'adr. à Me LEFEBVRE, notaire, r. Tronchet, 34.

## G<sup>DE</sup> PROPRIÉTÉ BATIE A PARIS

rue du Fg-St-Antoine, 59, et rue de Charonne, 3 et 5, contenue : 4 744 m. env., à adjuger, sur une enchère, en la ch. des not<sup>es</sup> de Paris, le 11 janvier 1876, midi. Rev. br. : 400,355 fr. — Mise à p. : 300,000 fr. S'adr. à M. Avezard, arch., b. Voltaire, 103, et aux notaires, Me Aubron, avenue Victoria, 18, et Me Massion, b. Haussmann, 38, depositaire de l'enchère.

Étude de Me AUGUSTE TRICAUD, avoué à Paris, rue de Rivoli, n° 84. — VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 22 décembre 1875.

1<sup>re</sup> MAISON A PARIS impasse des Prêtres, n° 5.

Revenu environ 8,500 fr. — Mise à prix : 80,000 fr.

2<sup>de</sup> MAISON A PARIS avenue Trudaine, n° 8, ensemble le droit au bail et la promesse de vente du terrain sur lequel elle est construite. — Revenu environ : 8,500 fr. — Mise à prix : 57,000 fr. — S'adresser : 1<sup>o</sup> à Me Auguste Tricaud, avoué; 2<sup>o</sup> à Me Amy, not. à Paris.

## 2 MAISONS A PARIS

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 18 janvier 1876, à midi : 1<sup>re</sup> r. Cammartin, 48 angle de la r. de Provence. Revenu : 31,765 fr. — Mise à prix : 360,000 fr.; 2<sup>de</sup> r. du Fg-St-Honoré, 124, angle de la r. de Penthièvre. Revenu : 20,900 fr. — Mise à prix : 253,000 fr. S'adresser à Me COCTEAU, notaire, rue de Lille, 77.

AU

## COIN DE RUE

6 et 8, rue Montesquieu

Lundi 12 Décembre et Jours suivants

GRANDE

## EXPOSITION D'ÉTRENNES

C'est en comparant que l'on apprécie !

DE LA COMPARAISON SORT LA VÉRITÉ !

Le COIN DE RUE affirme que son EXPOSITION d'objets d'Étrennes sera la plus complète et la plus variée, celle où la modicité des prix causera les plus vives surprises. — Il mettra sous les yeux du public une accumulation de preuves brillantes sous forme de Jouets, Coffrets, Petits Meubles, Porcelaines, Articles de Chine et du Japon, Boîtes de Mercerie, de Parfums et de Gants, Fourrures, Librairie, etc., etc, dont les prix extraordinaires atteindront les limites du bon marché.

Un catalogue illustré de cette EXPOSITION est envoyé à domicile. — Nous prions les dames qui ne l'auraient pas reçu, de vouloir bien en faire la demande aux

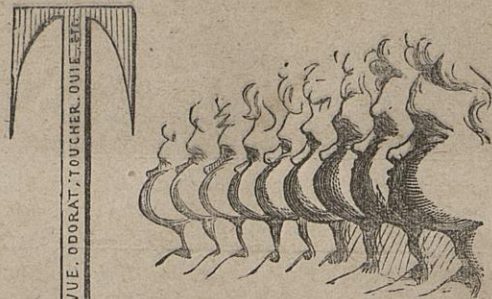
GRANDS MAGASINS DU COIN DE RUE

La Mosaique, publication récemment honorée d'une importante souscription du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, vient de faire paraître sa série de Novembre. Comme celles des mois précédents, cette série se distingue surtout par la variété de ses nombreux articles par les écrivains les plus estimés; elle est illustrée de vingt magnifiques gravures d'une parfaite exécution.

60 centimes, franco 70 centimes.

BUREAUX : 41, Quai Voltaire, à Paris.

## RÉBUS



# RIZ

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

An total, il y a eu à Paris quatre expositions remarquables dans l'année.

## CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

## C<sup>ie</sup> Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, rue de Rivoli, n° 132

DANS TOUTES LES VILLES

CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PÂTE du Docteur Zed (à la CODÉINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

## THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS



PHARMACIES DE FAMILLE

à 25, 40, 60 et 80 francs

3 Méd. aux Exp. — Envoi franco de la Notice  
PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

A VENDRE OU A LOUER, BEL HOTEL meublé ou non meublé. Calorifère, écurie, remise, gaz, eau, salle de bains, billard, jardin entièrement meublé à neuf d'une façon artistique. Boulevard du Quatre-Septembre, 10, à Boulogne, au coin du pont de Saint-Cloud. Vue splendide. A visiter tous les jours jusqu'à quatre heures.

Très-commode pour un député : à quinze minutes de Versailles.



BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE ILLUSTRÉE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
**ENFANCE**  
50 Albums  
100 volumes illustrés.



BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE ILLUSTRÉE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
**JEUNESSE**  
Par nos meilleurs Écrivains,  
Savants et Artistes.

BIBLIOTHÈQUE DE MADEMOISELLE LILI  
ET DE SON COUSIN LUCIEN

50 Albums STAHL

- 1<sup>er</sup> Age — ALBUMS STAHL — Dessins de FRELICH — 2<sup>e</sup> Age
- L'A PERDU DE MADEMOISELLE BABET. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- LA GRAMMAIRE DE MADEMOISELLE LILI. Texte par M. JEAN MACÉ. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- ALPHABET DE MADEMOISELLE LILI. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- ARITHMÉTIQUE DE MADEMOISELLE LILI. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- LES CLAMANDEMENTS DU GRAND-PAPA. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- LES PREMIÈRES ARMES DE MADEMOISELLE LILI ET DE SON COUSIN LUCIEN. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- MADEMOISELLE LILI A LA CAMPAGNE. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- CAPRICES DE MANETTE DE CHENNEVIERES. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- 1<sup>er</sup> CHEVAL ET 1<sup>re</sup> VOITURE. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- MADEMOISELLE PIMBÈCHE. Cart., 2 fr.; rel., 3 fr. 50

- ALBUMS STAHL. — Dessins de DIVERS
- LE ROSIER DU PETIT FRÈRE. — Dessins de LALAUZE. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- HISTOIRE DE BOB AÏNE. — Dessins de PIRODON. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- LES BONNES IDÉES DE MADEMOISELLE ROSE. — Dessins par DETAILLE. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.
- JOURNAL DE MINETTE. Histoire d'une Mère et de ses Enfants. — Dessins par COINCHON. Bradel, 3 fr.; cart. riche, 5 fr.
- LA BOITE AU LAIT. — Dessins par FROMENT. Bradel, 3 fr.; cart. riche, 5 fr.
- LA CHASSE AU VOLANT. — Dessins par FROMENT. Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50
- LE PREMIER LIVRE DES ENFANTS. — Exercices de Lecture. — Contes. — Fables. — Splendide alphabet illustré par THEOPHILE SCHULER. Bradel, 5 fr.; rel., 7 fr. 50
- LE PETIT TYRAN. — Dessins par MARIE. Cart., 3 fr.; rel., 5 fr.

- EN COULEURS. — Dessins de FRELICH
- MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- LA TOUR. PRENDS GADDE. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- LA BRIDE SUR LE COU. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- LE CIRQUE A LA MAISON. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- LA BOULANGÈRE A DES ECUS. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- AU CLAIR DE LA LUNE. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.
- CADET ROUSSEL. Cart., 1 fr. 50; rel., 3 fr.

RÉCRÉATION — ÉDUCATION

NOUVEAUTÉS  
1876

IN-8° RICHEMENT ILLUSTRÉS

- JULES VERNE  
L'île mystérieuse. Br., 9 fr. toile, 12 fr.; rel., 14 fr.
- Le Chancelier. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- VIOLLET-LE-DUC  
Histoire de l'habitation humaine. Br., 9 fr.; toile, 12 fr.; rel., 14 fr.
- P.-J. STAHL  
Les Patins d'argent (d'après M. MAPES Dodge). Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 11 fr.
- JEAN MACÉ  
Les Serviteurs de l'estomac. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 11 fr.
- PROSPER CHAZEL  
Le Chalet des sapins. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 11 fr.
- MAYNE-REID  
Les 2 filles du Squatter. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 11 fr.

MAGASIN ILLUSTRÉ  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
1<sup>er</sup> semestre. Br., 7 fr.;  
toile, 10 fr.; rel., 12 fr.  
2<sup>e</sup> semestre. Br., 7 fr.;  
toile, 10 fr.; rel., 12 fr.

- ALBUMS NOUVEAUX  
DESSINS DE LALAUZE  
P.-J. STAHL. — Le Rosier du petit frère. Bradel, 3 fr.; toile dorée, 5 fr.
- DESSINS DE PIRODON  
P.-J. STAHL. — Histoire de Bob aïné. Bradel, 3 fr.; toile dorée, 5 fr.
- DESSINS DE FRELICH  
P.-J. STAHL. — L'A perdu de Mlle Babet. Bradel, 3 fr.; toile dorée, 5 fr.
- JEAN MACÉ. — La grammaire de Mlle Lili. Bradel, 3 fr.; toile dorée, 5 fr.
- DESSINS DE GRISSET  
Métamorphoses de Pierre. Cart., 5 fr.; rel., 7 fr. 50

- ALBUMS STAHL en couleurs  
DESSINS DE FRELICH  
La Tour, prends garde. Bradel, 1 f. 50; toile, 3 fr.
- Malbrough s'en va-t-en guerre. Bradel, 1 fr. 50; toile, 3 fr.
- La bride sur le cou. Bradel, 1 fr. 50; toile, 3 fr.

- LES GRANDS CLASSIQUES ILLUSTRÉS  
Molière. Célèbre édition, gr. in-8°. Etude et notice par SAINT-BEUVÉ, illustrée de 630 dessins de Tony JOHANNOT. Br., 10 fr.; toile, 13 fr.; rel., 15 fr.
- Fables de La Fontaine. 116 dessins à part, par E. LAMBERT, préface par A. MOREL, très belle édition, gr. in-8°. B., 10 fr.; toile, 13 fr.; rel., 15 fr.

- Contes de Perrault, illustrés par Gustave Doré, avec préface par P.-J. STAHL, magnifique édition, gr. in-16, cart. riche, av. fers spéciaux. 25 fr.; rel. 30 fr.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DE L'ENFANCE  
ET DE LA JEUNESSE

100 VOLUMES IN-8° ILLUSTRÉS

JULES VERNE, illustré complet

VOYAGES EXTRAORDINAIRES — COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

- L'ÎLE MYSTÉRIEUSE. Br., 9 fr.; toile, 12 fr.; rel., 14 fr.
- LE DOCTEUR OX. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS. 4 fr.; toile, 7 fr.
- Ces deux ouvrages réunis, br., 7 fr.; 10 fr.; rel., 12 fr.
- LE PAYS DES FOURRURES. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
- AVENTURES DE 3 RUSSES ET DE 3 ANGLAIS. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- UNE VILLE FLOTTANTE et LES FORÇEURS DE BLOCUS. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- Ces trois ouvrages réunis en un seul vol., br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
- VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
- AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
- LE CHANCELLOR. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT. Br., 9 fr.; toile, 12 fr.; rel., 14 fr.
- CINQ SEMAINES EN BALLON. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- Ces deux ouvrages réunis, br., 7 fr.; 10 fr.; rel., 12 fr.
- DE LA TERRE A LA LUNE. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- AUTOUR DE LA LUNE. Br., 4 fr.; toile, 7 fr.
- Ces deux ouvrages réunis se font suite. Br., 7 fr.; toile, 10 fr.; rel., 12 fr.
- VERNE et TH. LAVALLEE. — Géographie illustrée de la France — 100 Vues (monuments et sites célèbres) et 100 cartes. Un très-beau vol. grand in-8°. Br. 10 fr.; toile, 13 fr.; rel., 15 fr.
- L'ŒUVRE COMPLÈTE  
11 vol. gr. in-8°. — Br., 81 fr.; cart., 114 fr.

BEAUX ET BONS in-8° illustrés. — Jeunesse

1<sup>er</sup> AGE. — 2<sup>e</sup> AGE. — 3<sup>e</sup> AGE

Broché, 7 fr.; toile dorée, 10 fr.; relié, 11 fr.

- JULES SANDEAU. — La Roche aux Mouettes.
- P.-J. STAHL. — Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles. (Ouvrage couronné.)
- La Famille Chester.
- Contes et Recits de morale familière. (Couronné par l'Académie française.)
- Les Patins d'argent. (Adaptation d'après M. MAPES Dodge.)
- Mon premier Voyage en mer. (Adaptation.)
- STAHL ET DE WAILLY. — Contes célèbres anglais.
- L. RATISSONNE. — La Comédie en fantine. — (Dessins de FROMENT.) (Couronné par l'Académie française.)
- MULLER. — La Jeunesse des hommes célèbres.
- JEAN MACÉ. — Les Contes du Petit-Château.
- Le Théâtre du Petit-Château.
- Arithmétique du Grand-Papa.
- Histoire d'une Bouchée de Pain.
- Les Serviteurs de l'Estomac.
- PROSPER CHAZEL. — Le Chalet des Sapins.
- Broché, 9 fr.; toile dorée, 12 fr.; relié, 14 fr.
- VIOLLET-LE-DUC. — Histoire de l'habitation humaine.
- Histoire d'une Forteresse.
- LOUIS DU TEMPLE, capitaine de frégate. — Les Sciences usuelles et leurs Applications mises à la portée de tous. — 300 dessins.
- C. FLAMMARION. — Histoire du Ciel.
- HECTOR MALOT. — Romain Kalbris.
- VIOLLET-LE-DUC. — Histoire d'une maison.
- MAYNE-REID. — Les Planteurs de la Jamaïque.
- La Sœur perdue.
- William le Mousse.
- Le Désert d'Eau.
- Les Jeunes Esclaves.
- Les Naufragés de l'île de Bornéo.
- Les deux Filles du Squatter
- L. DESNOYERS. — Jean-Paul Choppart.
- NÉRAUD ET MACÉ. — Botanique de ma Fille.
- LUCIEN BIART. — Entre Frères et Sœurs.
- XAVIER SAINTINE. — Picciola.
- KAEMPFEN. — La Tasse à Thé.
- E. GRIMARD. — La Plante.
- CAHOURS ET RICHEL. — Chimie des Demeiselles.
- ALF. DE BRÉHAT. — Aventures d'un petit Parisien.
- MARELLE. — Le Petit Monde.
- DE CHERVILLE. — Histoire d'un trop bon Chien.
- E. SAUVAGE. — La Petite Bohémienne.
- COMTE DE SÉGUR. — Fables illustrées.
- GRANVILLE. — Animaux peints par eux-mêmes.
- LUCIEN BIART. — Aventures d'un jeune Naturaliste.
- STAHL ET MULLER. — Nouveau Robinson Suisse.
- L'ABBÉ DE MEISSAS. — Histoire Sainte.

MAGASIN DES ENFANTS 4 vol. Chacun broché, 7 fr.; toile, 10 fr.; relié, 11 fr. — P.-J. STAHL, O. FEUILLET, DE BALZAC, A. DUMAS, KARR, Ch. NODIER, G. SAND, GOZLAN, de MUSSET, etc. — Tom-Pouce, Gribouille, M. Vent et Mme la Pluie, Bouillie de la comtesse Berthe, Folichinelle, Casse-Noisette, Trésor des Fèves et Fleur des Pois, etc.

Broché, 3 fr. COLLECTION HETZEL, in-18, non illustrée Cart. dor. 4 fr.

- |  |  |  |   |
|--|--|--|---|
| Ampère. Journal et Correspondance.             | — Mme Thérèse, 1 vol.                          | Ordinaire. Dictionnaire de mythologie.       | Stahl et de Wailly. Enfants d'Amérique, 2 vol.  |
| Bertrand (J.). Les Fondateurs de l'astronomie. | — Le Conscriit de 1813, 1 vol.                 | — Rhétorique nouvelle.                       | Susane (général). Histoire de la cavalerie.   |
| Boissonnas. Une Famille pendant la guerre.     | Foucou. Histoire du Travail.                   | Reclus (E.). Histoire d'un Ruisseau.         | Thiers. Histoire de Law.  |
| Brachet (A.). Grammaire historique.            | Gratiolet. De la Physionomie.                  | Radot (V.). Journal d'un Volontaire d'un an. | Verne (J.). Les grands Voyageurs.   |
| Lucie (B.). Une Maman qui ne punit pas.        | Grimard. Histoire d'une goutte de séve.        | Ruge (V.). Les Enfants.                      | Verne (J.). Œuvre complète in-18. 22 vol. Prix des 22 vol., br. 66 fr.; cart., 88 fr. |
| — Aventures d'Edouard.                         | Lavallée (Th.). Histoire de la Turquie, 2 vol. | Renard. Le fond de la mer.                   | Zurcher et Margollé. Les Tempêtes, 1 vol.   |
| Durand (H.). Les grands Poètes.                | Legouvé (E.). Les Pères et les enfants, 2 vol. | Roulin. Histoire naturelle.                  | Histoire de la Navigation, 1 v.-Le Monde sous-marin, 1 v.                             |
| Ereckmann-Chatrion. L'invasion, 1 vol.         | Maury. Géographie physique.                    | Simonin. Histoire de la terre.               |   |
- Broché, 5 fr. 50; cartonné, 4 fr. 50.
- Franklin. Vie des animaux, 6 vol.
- Lavallée. Les Frontières de la France. (Cour.)
- Hirtz (Mlle). Méthode de coupe et de confectious.
- Susane (général). Histoire de l'Artillerie.
- Silva. Le Livre de Maurice.
- Tyndall. Dans les montagnes.

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Couronné par l'Académie

ABONNEMENT D'UN AN — POUR ÉTRENNES

PARIS, 14 fr. — DÉPARTEMENTS, 16 fr. — ÉTRANGER, port en sus.

L'Année 1875 du MAGASIN D'ÉDUCATION. — Br., 14 fr.; toile, 20 fr.

La Collection complète du Magasin, 22 v. Br., 154 f.; 220 f. 1 v. sép. Br., 7 f.; toile 10 f.

A paraître à partir du 1<sup>er</sup> Janvier 1876

NICHEL STROGOFF — de Moscou à Irkoutsk, ouvrage inédit de J. VERNE.

L'Ami Kips, par G. ASTON. — Le Petit Roi, par S. BLANDY, etc.

TOUTE DEMANDE  
EXCÉDANT  
**30 FRANCS**  
et accompagnée de son  
montant en Mandat-Poste,  
Timbres-Poste  
Chaque à vue, etc.  
est expédiée FRANCO  
en France.

LES CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Cours complet et gradué d'Éducation

POUR LES FILLES ET POUR LES GARÇONS

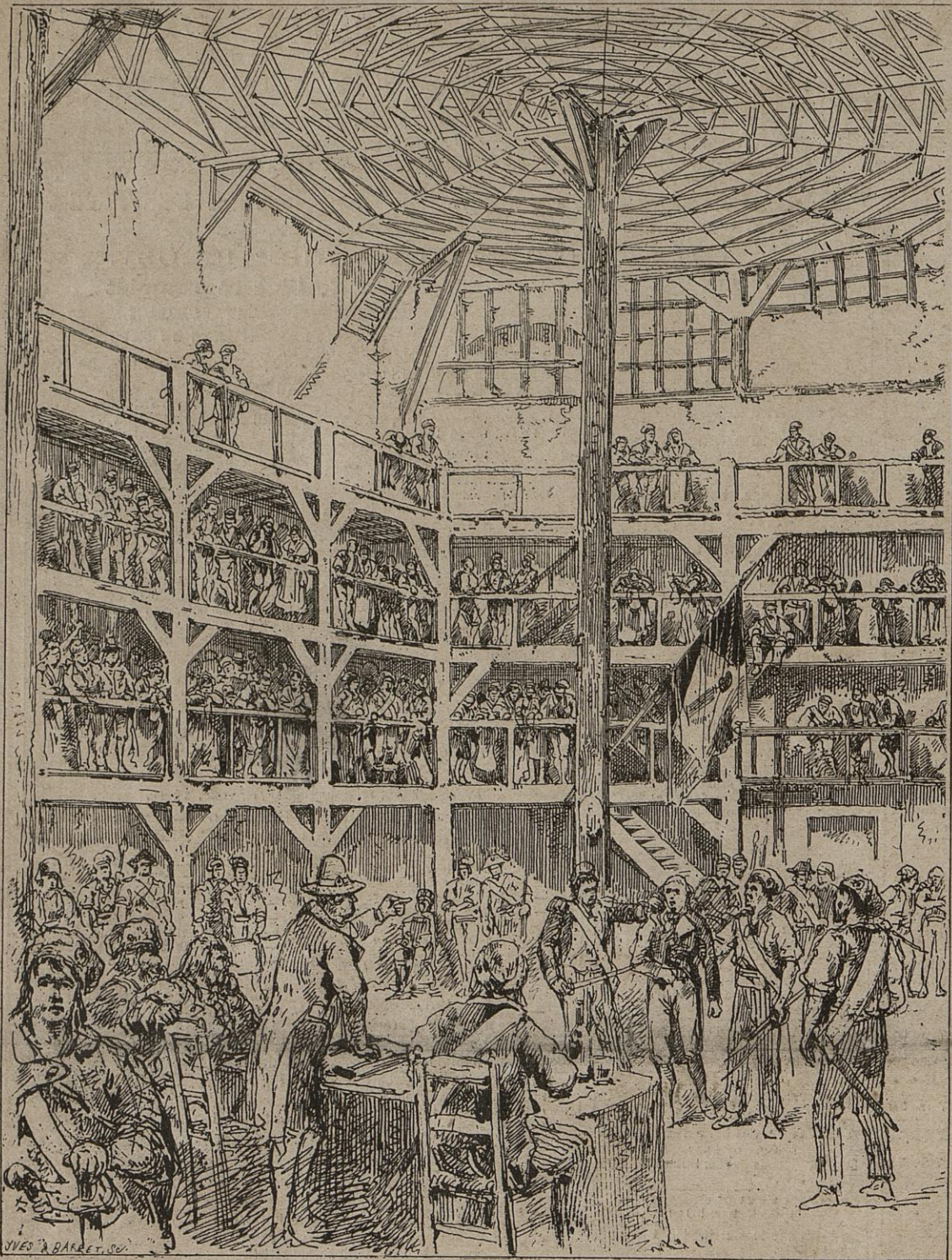
A suivre en six années, soit dans la Pension, soit dans la Famille  
PAR DEUX ANCIENNES ÉLÈVES DE LA MAISON DE LA LÉGIION D'HONNEUR  
et LOUIS BAUDE, Professeur au Collège Stanislas

15 Volumes. — Brochés, 49 fr.; cartonnés, 52 fr. 75

Chaque Volume se vend séparément.

EN PRÉPARATION : COURS D'ÉCRITURE, INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE (2<sup>e</sup> partie)





Restitution probable du tribunal révolutionnaire de septembre 1792 à l'Abbaye, d'après les documents du temps et les restes du monument. (Voir l'article P.)

150 FRANCS AU LIEU DE 320

Prix de faveur pour les Abonnés anciens et nouveaux du Monde illustré

LES VINGT-SIX PREMIERS VOLUMES

DU JOURNAL

# LE MONDE ILLUSTRÉ

BROCHÉS AVEC TITRE, TABLE ET COUVERTURE

Formant la collection complète de cette remarquable publication depuis sa création

(Avril 1857 — Juillet 1870)

11,500 PAGES ET ENVIRON 10,500 GRAVURES

C'est l'histoire illustrée du monde entier écrite au jour le jour par la plume et le crayon

En feuilletant les pages de ce vaste panorama dont la réputation est universelle, la pensée se reporte aux grands événements accomplis dans le monde entier depuis l'année 1857.

Ceux de nos abonnés qui possèdent déjà une partie de cette collection et auxquels il ne faudrait que quelques volumes pour la compléter, pourront se procurer les volumes qui leur manqueraient dans la période de 1857 à juillet 1870 au prix exceptionnel de 6 francs par volume, au lieu de 12 francs.

Pour profiter de cet avantage, il faut adresser directement au bureau du Journal le montant du prix de la collection ou des volumes séparés qu'on désire recevoir. Pour recevoir la collection *franco* pour toute la France, ajouter 15 francs pour emballage et transport et 2 francs par volume demandé isolément.

Pour faire suite, chaque année du *Monde illustré* forme deux volumes. Les volumes semestriels, du 1<sup>er</sup> Juillet 1870 à ce jour, se vendent 12 fr. Ajouter 2 fr. pour recevoir *franco*.

BUREAUX : 13, QUAI VOLTAIRE, A PARIS

Nous recommandons à nos lectrices l'*Huile de Macassar*, un excellent produit dont le succès ne s'est jamais démenti pendant les soixante années de son existence! Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient d'Angleterre, offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux.

Le *Rowland's Macassar Oil* se trouve, à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151, et chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Bowland's*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A Rowland and sons*, en cre rouge.

La veloutine Viard, inventée par M. F. Viard, parfumeur-chimiste, 5 bis, rue Auber, à Paris, a atteint un tel degré de perfectionnement qu'elle est adoptée aujourd'hui par tout le monde élégant.

Elle donne au visage le velouté, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, sans altérer la peau.

Sa vogue toujours croissante prouve sa supériorité incontestable. L'inventeur, dans le but d'assurer à son produit un succès durable, s'est attaché à n'employer pour sa fabrication que des éléments essentiellement hygiéniques et pouvant supporter sans crainte l'analyse la plus minutieuse.

**SANTÉ A TOUS** rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

## REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Casteluart, le duc de Pluskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n° 49,842 : M<sup>me</sup> Marie Joly, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gauthier, à Luzarche, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure n° 45,270. — Phthisie. — M. Roberts, d'un consumption pulmonaire, avec toux, vomissement et surdité de vingt-cinq années.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîte : de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C<sup>o</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

### AVIS

Grâce à la réduction considérable et à l'uniformité des nouveaux tarifs postaux pour l'Europe et l'Égypte, le *Monde illustré*, déjà si répandu dans l'univers entier, va nécessairement prendre un nouveau développement. C'est pour le favoriser que l'administration du journal croit devoir fixer un prix uniforme pour toutes les contrées de l'Europe, prix bien inférieur aux précédents. Nous prévenons donc nos nombreux abonnés étrangers habitant l'Europe que, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1876, le nouveau tarif du *Monde illustré* est ainsi réduit :

Pour trois mois : 7 fr. 50; six mois : 14 fr.; un an : 27 fr. — Envoyer un bon à vue sur Paris, ou un mandat postal à l'administration du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour éviter tout retard dans le service, adresser, quelques jours avant, le renouvellement de janvier, le plus important de l'année.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.